

N° 15 - 29 Avril - 5 Mai 1921

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro
le 4^e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



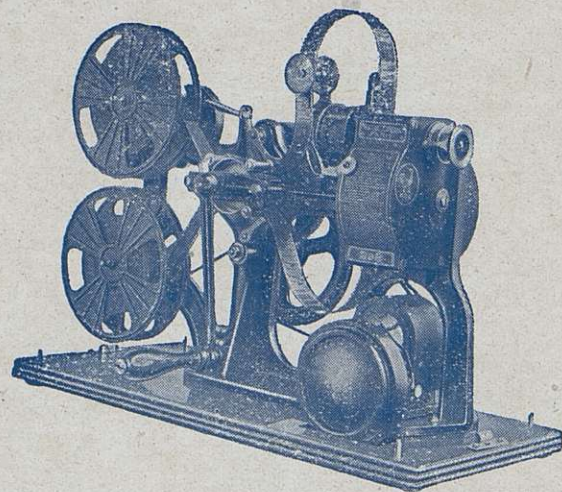
GABRIEL SIGNORET

CLICHÉ GERSCHEL

LA PLUS BELLE DISTRACTION LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION
:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::
AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON
PATHÉ - KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main
.. .. Produisant lui-même son électricité

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUVELÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Le Numéro 1 fr.

N° 15

Du 29 Avril au 6 Mai 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS
France Un an 40 fr.
— Six mois 22 fr.
Les Abonnements partent du premier
de chaque mois.

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE
Directeurs
3, Rue Rossini, PARIS (9^e) - Tél. : Gutenberg 32-32
(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS
Étranger Un an 50 fr.
— Six mois 28 fr.
Les Abonnements partent du premier
de chaque mois.

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

MARCEL LÉVESQUE

Votre nom et prénom habituels ? — Lévesque Marcel.
Votre petit nom d'amitié ? — Totigerino-rinimi.
Lieu et date de naissance ? — Montmartre, jour de la St-Nicolas (patron des mûles).
Quel est le premier film que vous avez tourné ? — L'arrestation de la Duchesse de Berry.
De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — Au théâtre : "Triplepatte".
Au cinéma : "Cocantini".
Aimez-vous la critique ? — Je l'adore.
Avez-vous des superstitions ? — Toutes !
Quelles sont-elles ? — Voir ci-dessus.
Quel est votre fétiche ? — Je n'en ai pas.
Quel est votre nombre favori ? — Peut-on demander cela.
Quelle nuance préférez-vous ? — Selon mon humeur.
Quelle est la fleur que vous aimez ? — La rose, l'anémone... et toutes les autres.
Quel est votre parfum de prédilection ? — Pas de réclame ! mais ceux qui me rappellent des souvenirs.
Fumez-vous ? — Non... quand de sang-froid.
Aimez-vous les gourmandises ? — Quand elles sont bonnes.
Lesquelles ? — Celles qui me plaisent : les meilleures.
Votre devise ? — "Il faut !"
Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — Marcel — c'est une chance !
Quelle est votre ambition ? — ...Excelsior...
Quel est votre héros ? — Jésus... ou Lénine !
A qui accordez-vous votre sympathie ? — A ceux que j'aime.
Avez-vous des manies ? — Mille, dit-on... moi, je ne trouve pas.
Etes-vous... fidèle ? — Voire !
Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — De trop prendre les choses au sérieux.
Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — De prendre les choses au sérieux.
Quels sont vos auteurs favoris, écrivains, musiciens ? — La Fontaine, Molière, Shakespeare, Stendhal, Musset, Verlaine, Wilde, etc., etc... tous les modernes... Richard Wagner.
Quels sont vos peintres préférés ? — Henri Dumont, Pierre Loti et Paul Fort.

Quelle est votre photographie préférée ? — La présente.



Cliché Félix Bonnel

marcel Lévesque

P. S. — Nous avons en mains les réponses suivantes qui paraîtront successivement : France Dhélia, Léon Mathot, Huguette Duflos, Madeleine Aile, Biscot, Baron fils, Sabine Landray, Pierre Magnier, Juliette Malherbe, Musidora, Sandra Milowanoff etc. etc...

Ce que disent
nos Lecteurs...

On reproche souvent au cinéma d'être parfois immoral, témoin la lettre que recevait, il y a quelque temps, *Cinémagazine*, lettre qui a été publiée. On accuse le cinéma de manquer de retenue vis-à-vis des enfants qui y fréquentent. Mais pourquoi laisse-t-on aller les enfants au cinéma sans savoir d'abord ce qu'ils y verront. Que les parents aient ce souci. On ne conduit pas les enfants à tort et à travers au théâtre ou au music-hall : on devrait donc agir de même avec le cinéma. Alors qu'on interdit à de jeunes personnes la lecture du *Lys Rouge*, d'Anatole France, par exemple, pourquoi n'interdit-on pas de même la vue du film tiré du roman ? Puisqu'on ne les conduit pas au théâtre pour voir une pièce leste, pourquoi leur montrerait-on cette même pièce adaptée à l'écran ?...

On dira que le cinéma « n'a pas la parole » ! Assurément, mais il y a la mimique qui peut être aussi scabreuse. Dans tous les cas, une parole passe plus vite qu'une scène. En disant cela, je ne parle pas de telle ou telle pièce, mais du théâtre au cinéma, en général. Il ne faut donc pas dire que le cinéma est un spectacle pour les enfants, ce serait une erreur.

Il y a des films pour enfants, et il y en aura, sans doute, de plus en plus. Quelques cinémas donnent le jeudi, en matinée, un programme spécial pour la jeunesse. Conduisons nos enfants au ciné ce jour-là ; sachons tout au moins, les autres jours, si tel film est visible pour tous.

Nous ne sommes plus aux temps des premiers films, aux temps des histoires de Peaux-Rouges, des petites comédies drôles, qui n'avaient d'autre but que de distraire et ne prétendaient à aucune portée dramatique ou sentimentale. Le prix des places était modeste. Les cinémas attiraient la clientèle par cette modicité. Depuis lors, le ciné connut un succès énorme. Tous les genres y ont trouvé leur place.

Après les films divisés par genres, nous aurons bientôt, espérons-le, les cinémas de genre, c'est-à-dire des cinémas où l'on passera généralement des drames historiques, d'autres qui présenteront des comédies, d'autres encore les grands films à thèse, d'autres enfin des films pour enfants. Les films pourront garder l'affiche tant qu'ils auront du succès.

Un des grands avantages de ce principe serait que le spectateur connaîtrait d'avance ce qu'il va voir : il choisirait tel établissement de préférence à tel autre.

Il irait au cinéma, comme il va à l'Opéra, parce qu'il sait y entendre des œuvres musicales de haute valeur, au Français pour apprécier les classiques, ailleurs pour voir des vaudevilles, etc... Le cinéma sera alors spécialisé et son succès grandira davantage encore.

ALBERT MONTEZ.

L'ATLANTIDE
- au Cinéma -

Le film de *L'Atlantide* est enfin terminé. Voilà une nouvelle qui sera accueillie avec joie dans les milieux cinématographiques où elle était impatiemment attendue.

L'Atlantide fut sans contredit l'un des plus grands succès littéraires de ces dernières années. Ce succès, qu'on peut qualifier de mondial, puisque le livre fut traduit dans toutes les langues, le roman de M. Pierre Benoît le doit en partie à l'évocation du cadre prestigieux dans lequel se déroule l'intrigue très habilement conçue par l'auteur et qui résume, à lui seul, toutes les splendeurs du désert africain. Or, pour que la transposition du livre à l'écran fût parfaite, il fallait que l'adaptateur réalisât un film d'une somptuosité rare, avec un tel souci de vérité et d'exactitude que le royaume fantastique du Hoggar y apparut dans tout son éclat et sa magnificence.

C'est ce résultat qu'a obtenu M. Jacques Feyder, l'excellent metteur en scène dont l'œuvre, splendidement exécutée, va être prochainement présentée au public.

Pour cela, rien n'a été négligé. C'est en plein désert, et non dans quelque jardin de Nice transformé pour la circonstance, qu'au prix de mille difficultés, de mille dangers, pourrait-on dire, il a pu, avec des interprètes aussi courageux que talentueux, tourner cette bande d'une réalisation audacieuse jusqu'à la témérité ; c'est à l'endroit même où le romancier a placé le légendaire royaume d'Antinéa, qu'il a pu reconstituer, avec une indomptable ténacité, d'après les plans du peintre Orazzi, les décors fantastiques où se meuvent les héros du roman de M. Pierre Benoît.

Il est facile de se représenter les sacrifices de toutes sortes, et, en particulier, les frais considérables qu'a nécessités un travail de cette importance. Aussi peut-on dire que, jusqu'alors, rien n'avait été tenté dans le domaine cinématographique, et surtout dans celui de la production française, qui puisse donner l'idée d'un effort aussi prodigieux.

Le public sera bientôt appelé à juger l'œuvre cinématographique que vient de terminer M. Jacques Feyder. Son jugement n'est pas douteux, il confirmera le succès éclatant que le livre a remporté dans le monde entier.

MM. Pigeard et Cie, 61, rue de Chabrol, ont été chargés de la diffusion de ce film.

PETITE CORRESPONDANCE

Sweet Heart. — Richard Barthelemess est né à Hartford en 1895. Il est le fils d'une artiste dramatique fort connue en Amérique : Caroline Harris. Marié à une jeune danseuse de 18 ans : Marie Hay. Donald Crisp est né en Angleterre ; adresse de David Wark Griffith : Griffith Studio, Mamaroneck (N. Y.). (Voir la suite page 28).



DANS « LA COMTESSE NOIRE »

GABRIEL SIGNORET

IL Y A onze ans — c'était exactement en 1910 — une maison d'édition cinématographique qui, sous la direction de M. Henri Lavedan et de M. Le Bargy, avait déjà réalisé quelques films intéressants comme *L'Assassinat du Duc de Guise* et *Le Retour d'Ulysse*, dont les protagonistes étaient Mme Bartet, MM. Paul Mounet et Albert Lambert fils, commençait la mise en scène d'un nouveau scénario qui portait à l'écran l'histoire de Philippe II, Roi d'Espagne, et de son fils Don Carlos. Ce film avait pour titre : *Rival de son père*, et l'un des principaux personnages qui y jouait un rôle était le fameux Cardinal Ximénès, que l'Histoire de l'Inquisition a paré d'une si sanglante et si durable auréole. Cette figure était délicate à composer à l'écran et l'on cherchait à quel artiste la confier. Le choix se porta finalement sur M. Gabriel Signoret, qui n'avait encore tenu aucun rôle devant l'objectif, mais dont l'habileté à composer un personnage avait été remarquée maintes fois sur les scènes des plus grands théâtres de Paris. Le débutant fut tout de suite à la hauteur de ce que l'on attendait de lui et la silhouette du Cardinal Ximénès, qu'il réalisait à l'écran, n'eut rien à envier à celle que quelques années plus tôt M. de Max avait réussie du même personnage, sur la scène du théâtre Sarah-Bernhardt, dans *La Sorcière*, de Victorien Sardou.



DANS « FLIPOTTE »



DANS « BOUCLETTE »

Un second film que M. Signoret tourna immédiatement après *Rival de son père*, pour le compte également du Film d'Art, *L'Usurpateur*, confirma tous les espoirs que ceux qui l'avaient choisi avaient mis en lui et fournit l'occasion à ceux qui aiment se livrer au petit jeu des prédictions, d'assurer sans grand risque d'erreur que M. Signoret se ferait au cinéma une place aussi belle que celle qu'il commençait à occuper au théâtre.

En effet, premier prix de comédie au Conservatoire en 1899, M. Signoret qui avait passé deux saisons à Bordeaux, à Evian et à Marseille, avait été remarqué dans cette dernière ville par Mme Jeanne Granier avec qui il avait joué *Le Vieux Marcheur*. La grande artiste avait reproché au débutant de se contenter de la province et de ne pas essayer de se lancer hardiment à la conquête de Paris. M. Signoret était donc venu à Paris, avait auditionné aux Variétés, devant Samuel, à qui Mme Jeanne Granier l'avait recommandé. Samuel s'était enthousiasmé et avait promis au jeune artiste de lui signer un engagement magnifique. Cet engagement, onze fois M. Signoret vint au Théâtre des Variétés pour le signer sans y réussir. Désespéré, il alla trouver Antoine. Antoine savait par M. Rondel, l'infatigable ami de l'art dramatique, à qui rien de ce qui touche au théâtre n'est étranger, quelles étaient les qualités de M. Signoret. Le fondateur du Théâtre Libre accueillit à bras ouverts celui

qui devait pendant de longues années être son meilleur pensionnaire et sans le déranger onze fois pour rien, l'attacha par un bon contrat au théâtre du boulevard de Strasbourg. Signoret y débuta dans *Main Gauche*, de M. Pierre Veber. Son succès fut celui que son grand talent méritait. Le public adopta bien vite cet excellent artiste qui savait tout jeune être aussi personnel dans l'émotion que dans la fantaisie. Et ce fut la longue suite de ces créations qui ont pour titre : *Les Remplaçantes*, *Asile de nuit*, *Discipline*, *Vers l'Amour*, *Les Oiseaux de passage*, *Le Roi Lear*, etc.

Venu au cinéma en 1910, Signoret n'abandonna pas pour cela le théâtre. Au prix d'un effort incessant, d'un renouvellement constant de lui-même, il réussit à mener de front ses deux carrières : la théâtrale et la cinématographique, sans que l'une fit jamais le moindre tort à l'autre.

M. Leprince, qui était déjà un des principaux metteurs en scène de la maison Pathé n'avait pas été sans remarquer les créations que Signoret avait faites au Film d'Art. Il réussit à s'entendre avec lui pour compléter le trio qu'il voulait former avec Mme Robinne et M. Alexandre. Avec ces trois excellents artistes, M. Leprince sortit *La Comtesse Noire*, *L'Amour plus fort que*



Cliche Grégoire

DANS « BOUCLETTE »

la Haine, où le succès de Signoret fut si net que son metteur en scène confia à ses épaules seules, le poids de deux nouveaux films, *Le Noël du Vagabond* et *Le Vieux Cabotin*, qui permirent au créateur d'*Asile de nuit*, de composer deux figures hallucinantes d'humanité douloureuse et misérable. Ces deux bandes terminées, Signoret devint le principal interprète des scénarios dont M. de Morlhon assurait la mise en scène et ce fut le triptyque *Ambitieux*, *L'Orage*, *L'Usurier*, où s'affirmaient et s'affirmaient toutes les qualités de sincérité, de sensibilité et d'intelligence qui avaient mis si rapidement Signoret au tout premier rang des vedettes françaises de l'écran. Et puis ce fut la guerre. Signoret fut soldat. La guerre n'était pas finie que, profitant d'un congé, Signoret interprétait à côté de Sarah-Bernhardt, cet admirable film, *Mères françaises*, dont M. Jean Richepin avait écrit le scénario, et *Le Tournant*, avec la pauvre Suzanne Grandais.

Depuis la guerre, Signoret n'est, sans doute, pas resté un mois sans vivre quelques heures par jour devant l'objectif comme il n'est certainement pas resté un mois sans vivre quelques heures par soirée sur les planches.

MM. Mercanton et Hervil furent les premiers à utiliser son grand talent ; ils lui confièrent le principal personnage du *Torrent*, qui répandit pour la première fois dans le public le nom de M. Marcel L'Herbier et le principal personnage de *Bouclette*, qui prouva à tous ceux qui en doutaient — et ils étaient nombreux — que Gaby Deslys n'était pas seulement une étoile de music-hall élégante et tapageuse, mais encore une artiste véritable, capable d'émotion. Ces deux films n'apportèrent peut-être pas à Signoret le bénéfice moral qu'il aurait dû en tirer. Réalisés par deux metteurs en scène possédant aussi bien leur art que leur métier, ils affirmaient avec tant d'éclat la maîtrise de leur technique, que cet éclat rejeta un peu dans l'ombre les artistes qui en avaient assuré l'interprétation. Pourtant, la figure de vieux paysan du *Torrent* dénotait, de la part de Signoret, le même souci de composition, la même adaptation totale de ses moyens d'expression aux exigences du cinéma, que la silhouette d'artiste

élégant, amoureux et pitoyable de *Bouclette*. Enfin, M. J. de Baroncelli vint ! Il vint et sut s'attacher — pour le compte du Film d'Art — par un contrat de trois ans, l'excellent artiste que tant de désirs guettaient. Et ce fut la longue série qui commença avec *Le Roi de la Mer*, qui se continua avec *Le Délai*, *La Cigarette*, *L'Homme bleu* (dont M. Manoussi acheva la mise en scène), *Le Secret du Lone Star*, *Flipotte*, *La Rose* et qui vient de s'achever — momentanément —

avec *Le Rêve*. Depuis qu'il travaille avec M. J. de Baroncelli, Signoret n'a fait qu'une infidélité à son metteur en scène : c'est lorsqu'il est allé interpréter le rôle principal — et quel rôle ! — du très beau et très hardi film de M. Louis Delluc : *Le Silence*.

Dans quelques semaines — ou dans quelques mois — le contrat qui lie M. Signoret au Film d'Art arrivera à expiration. Que fera alors M. Signoret ? Nul ne le sait, pas même M. Signoret ni M. de Baroncelli, car l'avenir n'est à personne. Mais d'ici là, M. Signoret aura achevé *Le Père Goriot*, dont M. de Baroncelli entreprend la mise en scène cette semaine — et ce film lui aura, sans aucun doute, permis d'ajouter un fleuron à sa couronne.

En effet, il est bien peu d'artistes qui, sans renoncer au théâtre, aient accompli au cinéma une tâche aussi importante, aussi variée et aussi heureuse. Voyez l'action qu'il exerce sur le public. Affiche-t-on son nom à la porte d'un établissement de projection cinématographique — aussi bien dans un quartier populaire que

dans un quartier élégant ? Immédiatement, la foule se presse aux portes de cet établissement ! Et ce succès ne se restreint pas à la France. A l'étranger, Signoret est également connu et apprécié, et de l'autre côté de l'Atlantique, il est sans doute à l'heure présente l'un des très rares artistes français que les Américains admettent à l'honneur d'être comparés à leurs « stars ». A ce succès il est une raison, Signoret n'est pas un acteur « bien parisien » Il le pourrait s'il le voulait. Qui peut le plus ne peut-il pas le moins ? Signoret est mieux que cela : c'est un artiste humain dans toute l'acceptation du mot : « Il est homme et rien de ce qui touche à l'homme ne saurait le laisser indif-



DANS « LE NOËL DU VAGABOND »

férent. » Toutes les émotions, il les traduit, les plus simples comme les plus compliquées. Regardez-le dans *Flipotte*, qui n'étant qu'un long monologue cinématographique, lui offre l'occasion de se manifester en pied et sous toutes ses faces. Voyez-le, cambrioleur sentimental, rendant la liberté à l'oiseau prisonnier dans sa cage, respirant la rose qui s'épanouit dans un vase à deux pas du meuble qu'il pourrait frac-turer ; un regard, un sourire, une caresse des doigts, un frémissement de la narine et nous connaissons le personnage mieux que par cin-quante lignes de texte. Nous ne serons plus surpris quand, arrivé dans une chambre inha-bitée, il se montrera incapable de résister à la tentation, et, béat, se glissera dans le lit préparé pour un autre.

Regardez maintenant Signoret dans *Le Silence*.

Ce n'est plus un sentiment simple qu'il s'agit d'extérioriser, mais une pensée profonde et complexe. Cette pensée, avec tous ses méandres, nous la lisons aussi clairement que si elle y était écrite, dans les yeux tour à tour voilés et perçants, sur le front tour à tour poli et raviné, sur le dos même qui se voûte et se redresse au rythme de l'enchaînement des idées.

Quand l'interprétation d'un rôle atteint ainsi la perfection, elle se transforme en collaboration avec l'auteur et le metteur en scène, et cette collaboration doit être à l'un comme à l'autre, d'autant plus précieuse, que l'expérience de Signoret est considérable et sa connaissance de la technique du cinéma complète.

Y-a-t-il beaucoup d'artistes de l'écran dont on pourrait en dire autant ?

RENÉ JEANNE

NOS CONCOURS

Nos Reines peuvent-elles devenir des Étoiles ?

Nos lecteurs pourront voir combien, parmi les 49 concurrentes au titre de

REINE DES PROVINCES DE FRANCE

il y a de jolis types de jeunes Françaises gracieuses, ingénues, romantiques, unissant à l'élégance naturelle de notre race, les qualités qui, particuliè-rement, distinguent telle ou telle province.

Ce qui a le plus largement contribué au grand succès des films amé-ricains, ce furent les charmes sympathiques, la beauté photogénique de leurs " stars ". La France peut-elle rivaliser, à ce point de vue, avec les États-Unis. Nous n'en doutons pas. Aussi avons-nous choisi les dix vedettes américaines les plus réputées, les plus incontestables, et nous venons demander à nos lecteurs : « Parmi toutes les jolies femmes fran-« çaises, élues par les Comités régionaux et qui ambitionnent la poétique « couronne de France, quelles sont celles qui peuvent esthétiquement « rivaliser avec les dix célèbres « stars » suivantes :

Mary Pickford.
Pearl White.
Mary Miles.
Bébé Daniels.
Margarita Fischer.

Constance Talmadge.
Norma Talmadge.
June Caprice.
Jewel Carmen.
Maë Murray.

Plusieurs prix, dont nous donnerons la nomenclature, seront attribués à ce nouveau concours.

Lire dans le numéro prochain le compte rendu du Concours des Étoiles.

Cinémagazine Actualités



Nous sommes-nous assez élevés contre la sécheresse ? Notre réclamation a été entendue en... haut lieu ! Voilà de l'humid-ité, de la neige, du vent...

Compensation pour ceux qui ne vont même pas voir l'ascension du Mont-Blanc au ciné.

Mlle C.c.l. S.r.l — soyons prudents — mécontente d'avoir été caricaturée à joué ces jours derniers un film, qui a occupé l'attention générale. Elle est encore belle, dit-elle. Mais il y a trente ans qu'on le sait !...

M. Bonin, juge d'instruction, a réussi à extirper les aveux du jeune Himmel fondateur (Hum !) de la Franco-Amé-rican-Ciné-Société à capital... volatilisable !



La grande scène de l'épisode à sensation : Le poilu. — Et vous savez, Madame Ger-mania, faudra vous décider le 1^{er} mai et ne pas profiter de cette date pour faire grève !...

— Tu n'as pas concouru ?
— C'est plus de mon âge... moi j'ai fait le concours de Cinémagazine... même que mon idéal c'est Fanny Ward !.

— Tu as vu ce nouveau film : *La Race indomptable* ?
— Non, mais depuis 1914, il me semble avoir entendu parler de cette race-là !...



— On joue ça partout en ce moment.
— Oui, ça doit-être l'histoire d'un type qui a trouvé un appartement et qui est exonéré de contributions !...

Qu'est-ce que c'est ?... Une nouvelle vedette comique de l'écran ?
Non, il paraît que le vin baisse de prix, tout simplement !

— En somme, il n'y a pas grand'chose comme actualités, cette semaine ?
— Non, il n'y a même pas d'actrice qui ait perdu son collier de perles !...

L'INTERPRÉTATION

(Suite)

Il y a un maquillage indispensable qui doit égaliser la peau dont le rouge naturel se noircit à l'écran et dont la pigmentation généralement irrégulière donne l'aspect d'une maladie de peau. La lumière vive écrase les ombres, pâlit les lèvres et en dessine les plis. Tout cela doit être corrigé et rétabli grâce à un fond de teint clair, du rouge pour les lèvres, du bleu ou du vert pour les yeux, du cosmétique pour les cils. Les acteurs qui ont des rides naturelles feront bien de se méfier du fond de teint qui s'y cassera et de le remplacer par une couche de poudre rendue adhérente par un corps gras.

Les comparses même doivent former cet ensemble de grâce et d'élégance que l'on voudrait trouver dans tous les films. La beauté des actrices est encore plus indispensable au cinéma que la beauté des paysages et le choix des décors.

Il est assez curieux de constater que c'est en France, où les jolies femmes ne manquent pas, que l'on s'entête à faire tourner des artistes sans jeunesse, sans grâce et sans ce chic particulier qui attirerait les achats étrangers vers les bandes françaises. Il est vrai que quand on connaît la mentalité et la distinction qui caractérisent la plupart de ceux qui élaborent les films comiques ou dramatiques en France, on s'étonne au contraire de voir parfois un bon film et des ensembles convenables.

Bien entendu, rien n'est absolu, et une femme peut nous plaire infiniment sans être belle, ni même jolie. Elle doit nous sembler susceptible d'être aimée et peut y parvenir par le talent et l'expression. Mae Marsh qui est une des plus admirables actrices de cinéma, n'est ni belle ni jolie.

Les hommes sont logés à la même enseigne et les jeunes premiers dont la cinquantaine n'arrête pas la vogue théâtrale sont loin d'être goûtés à l'écran. Les rides de trop de mentons bleus les écartent ou devraient les écarter de rôles où la vraisemblance physique est dès l'abord indispensable.

Les rides sont impossibles à l'écran d'où nous devons proscrire même les acteurs dont la peau est plissée et fatiguée.

On s'étonnera moins des cachets élevés que le physique jeune joint à des qualités techniques peut faire accorder, si l'on songe qu'un jeune premier reste jeune premier toute sa vie au théâtre, mais qu'au cinéma cet emploi ne lui sera accessible que durant une dizaine d'années tout au plus. Les jeunes premiers sont rares et temporaires. Leur physique vaut cher.

Ceux qui réussissent ont un physique utile et sympathique. Ils plaisent en se montrant. Nous comprenons qu'on les aime et l'action y gagne tout. Sans effort, sans fatigue, nous les suivons au cours des plus longs films et leurs aventures physiques ne nous gênent ni ne nous agacent.

Je me résumerai en répétant que si les dons

physiques ne constituent pas la totalité des conditions requises pour faire un acteur cinématographique, que si même leur isolement nous déplaît beaucoup et finit par nous lasser complètement, ces dons doivent être exigés pour procéder à une élimination rigoureuse. A-t-on remarqué qu'il n'y a qu'au cinéma qu'on ait vu des jeunes premiers ou des ingénues parvenir à la grosse popularité ? Beaucoup de ces acteurs seraient incapables de se tenir sur une scène ; beaucoup même ne nous plaisent au cinéma que grâce à l'adresse et à la patience de leur metteur en scène qui sait couper au montage leurs maladresses, qui parvient à leur seriner la besogne et à obtenir d'eux des effets à peu près inconscients. Le cas est plus fréquent qu'on ne pense. On ne demande aux acteurs de cinéma aucune initiative. S'ils en ont d'heureuses, c'est un supplément de ressources inespéré.

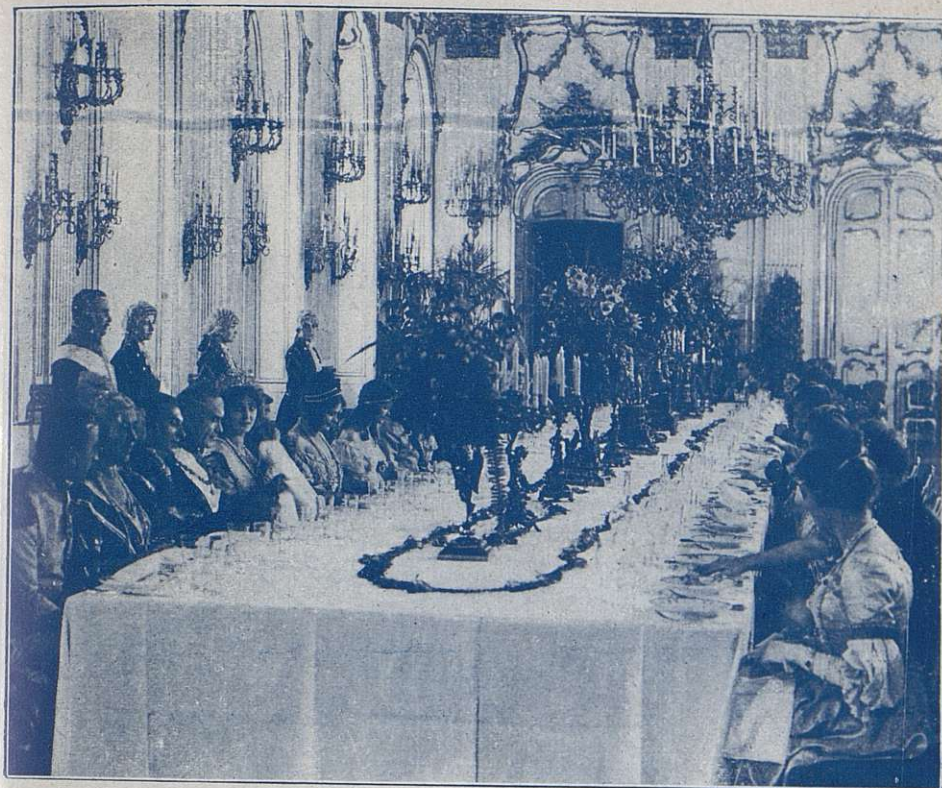
L'Amérique fait tourner de meilleurs acteurs que nous, le fait n'est pas niable. Le développement formidable et rapide de son industrie rendit insuffisant le personnel théâtral auquel nous eûmes ici naturellement et contre toute logique l'idée première de nous adresser. Ils eurent la même idée mais ils trouvèrent sur la scène des acteurs qui, par suite du goût américain et de leur ignorance propre n'avaient, pour eux, que des dons physiques. Le théâtre américain est en effet proche parent de leur cinéma. Il y faut de la jeunesse et de la beauté.

Et puis ils choisirent directement parmi ceux que leur physique prédestinait à l'écran.

En France, plus de six mille acteurs de théâtre impropres par principe à notre art se ruent vers les quatre ou cinq cents emplois dont nous disposons et qui ne représentent pour eux qu'une recette supplémentaire. Mais ils ont pris toute la place. La curiosité souvent légitime d'essais bruyants, le snobisme, l'appât du nom, ont fait risquer la tentative à des gloires de toutes dimensions. L'heure du choix est venue. Il faut éliminer dans cette troupe ce qui est inutilisable pour nous. Beaucoup se cramponnent aux deux cornes d'abondance et le théâtre en souffre autant que le cinéma. Il faut choisir ceux qui ne se laissent pas trop déformer par une technique différente de la nôtre. Il faut que nous choissions les visages et les corps. L'expérience nous apprendra ensuite les qualités d'expression. Mais il faut étendre notre choix dans le monde, dans la rue, partout où nous passons. David Griffith, le grand metteur en scène américain qui, d'une figurante, fit Mae Marsh, ne voulait-il pas, lors d'un séjour à Paris, engager à des appointements élevés une jeune femme qui passait place de l'Opéra ? Il faut, à cet exemple, envisager partout et sans cesse l'utilisation cinématographique des nombreux physiques découverts.

HENRI DIAMANT-BERGER

(à suivre)



RECONSTITUTION DU LINER DE GALA DONNÉ DANS LE CHATEAU DE SCHENBRUNN A L'OCCASION DU MARIAGE DE NAPOLEON 1^{er} AVEC MARIE-LOUISE D'AUTRICHE

Cliches Harry

LE DUC DE REICHSTADT

Après avoir parlé du beau film français, *L'Agonie des Aigles*, qui a remporté un triomphal succès au Palais du Trocadéro, nous avons pensé qu'il était intéressant pour nos lecteurs de connaître ce film qui fut tourné à Vienne, au château de Schœnbrunn, et qui évoque, très respectueusement, le souvenir du Duc de Reichstadt.

L'authenticité documentaire de la mise en scène de ce film est incontestable, car toutes les vues ont été prises soit dans le parc et les jardins de cette impériale résidence historique, soit dans les appartements privés de l'empereur François II d'Autriche, que, jusqu'à ce jour, le public n'avait pu visiter, et qui sont tels qu'ils étaient lorsque Napoléon 1^{er} les occupa en 1809, après la victoire de Wagram.

C'est donc un film allemand !... Non, c'est un film viennois. Nuance légère diront certains, nuance tout de même. Mais laissons parler M. Harry, le concessionnaire.

« En me réservant les droits sur le film *Le Duc de Reichstadt* pour certains territoires, j'ai servi la cinématographie française puisque j'ai, en réciprocité, placé six films français, soit 5/6 en notre faveur, et que j'ai mis ainsi en pratique la théorie que j'ai toujours préconisée : pour un film



S. M. L'IMPERATRICE MARIE-LOUISE

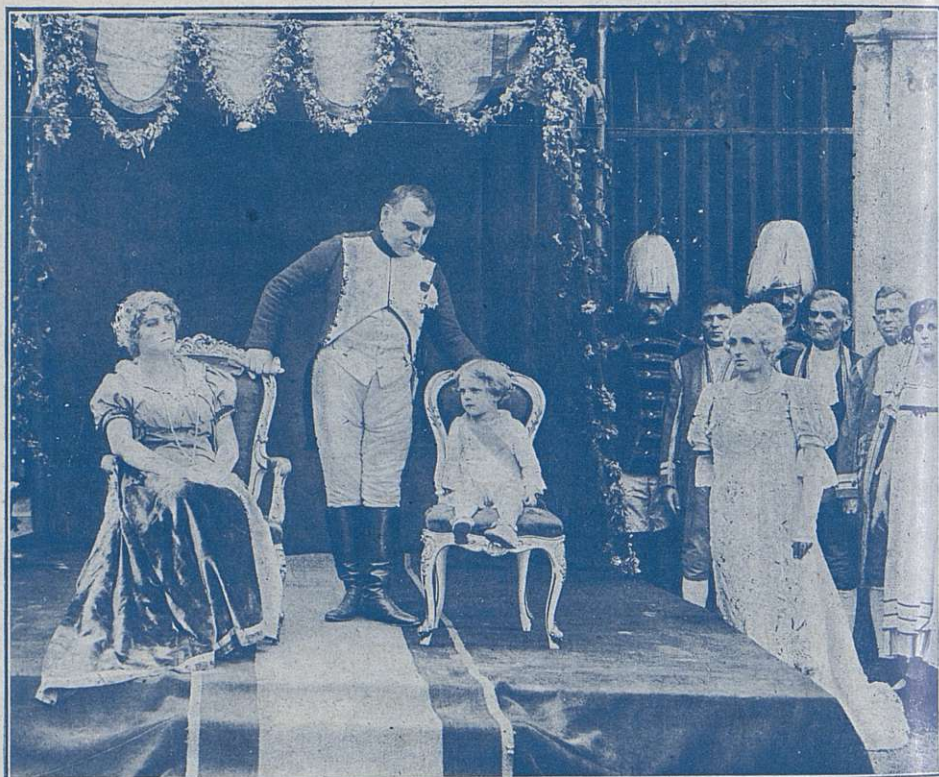
étranger pénétrant en France, un film français devrait pénétrer dans le pays d'origine du dit film.

« Les artistes qui interprètent Le Duc de Reichstadt sont de toutes nations (Autrichiens, Italiens, Français) sauf de la nation allemande. L'opérateur de prise de vues est Français, et le metteur en scène est tout simplement l'ancien maître des cérémonies du château de Schœnbrunn. »

Devons-nous être sévèrement intransigeants sur l'origine de ce film alors que, dernièrement,

évoqués semblent ressusciter. Il y a deux scènes fort belles et d'un patriotisme français des plus élevés. La présentation du drapeau des grenadiers de la Garde au jeune Roi de Rome, et la révolte de cet exilé, de cet orphelin, de ce prisonnier, le duc de Reichstadt, lorsqu'il jette aux pieds de Metternich, son épée d'officier Autrichien lui jetant à la face ce cri du cœur : « Avant tout, je suis Français ! »

Né au château des Tuileries le 20 mars 1811, le Roi de Rome, fils de Napoléon I^{er} et de



L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE ET LE ROI DE ROME RECEVANT LES HOMMAGES DE LA COUR

l'on a subi des stupidités plus que grivoises éditées en Allemagne, et que, publié par un quotidien, un ciné-roman en douze épisodes ne peut renier ses origines berlinoises.

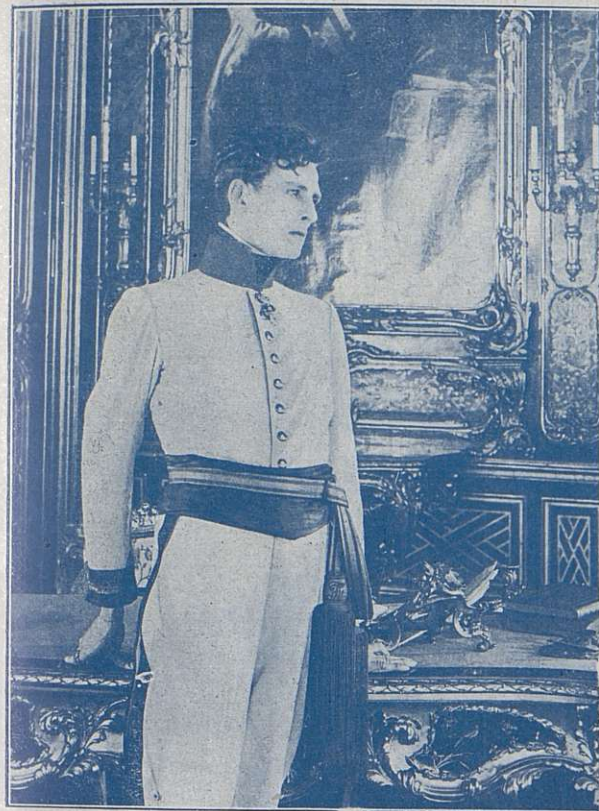
De plus, il ne faut pas oublier que jamais les pièces de théâtre françaises n'ont été plus nombreuses qu'à Prague (Bohême) dont la saison actuelle semble être un hommage à la France. Aux programmes, nous voyons les plus retentissants succès de nos scènes parisiennes tels que *Poils de Carotte*, *Les Butors* et *la Finette*, *Le Pain de ménage*, *Le Plaisir de rompre*, etc.

Ce qui milite en faveur de ce film, c'est le respect pour ainsi dire religieux avec lequel ont été mises en scène toutes ces situations historiques où la France, son drapeau et son Empereur

Marie-Louise, vécut jusqu'à sa mort auprès de sa mère et de son grand-père, l'empereur d'Autriche, qui lui donna, en 1818, le titre de Duc de Reichstadt.

Le petit prince fut donc conduit en Autriche, escorté d'une garde de soldats étrangers ! C'en était fait du fils du grand Napoléon ! Ce fils, qui eut pour bourrelet une couronne, était désormais le prisonnier de la Sainte-Alliance.

Le prince de Metternich-Winneburg grand chancelier de l'Empire d'Autriche, qui avait négocié le mariage de Marie-Louise avec Napoléon I^{er}, fit donner au Roi de Rome une éducation suivie et méthodique, il fit établir autour du fils du grand Empereur une surveillance des plus actives et ne toléra auprès de lui qu'



S. A. I. LE DUC DE REICHSTADT (1818-1832)

quelques serviteurs français dont l'un, l'ancien grenadier de la garde, Henri Duval, remplissait les modestes fonctions de jardinier du château de Schœnbrunn.

Pour tout le monde, le Duc de Reichstadt sera la victime des ennemis de son père. Retenu prisonnier sur un sol étranger, gratifié d'un duché allemand, lui, roi à son berceau, destiné à deux couronnes, il ne put oublier la France, sa vraie patrie ! Il était bel et bien le prisonnier de la Sainte-Alliance, dont l'Autriche avait la garde, comme l'Angleterre avait celle de son glorieux père.

François II, Empereur d'Autriche, dont l'attachement pour le fils de Napoléon était aussi puissant que la néfaste influence que possédait sur lui le chancelier, de Metternich, avait déjà sacrifié toutes ses affections à la

sûreté et au bonheur de ses sujets.

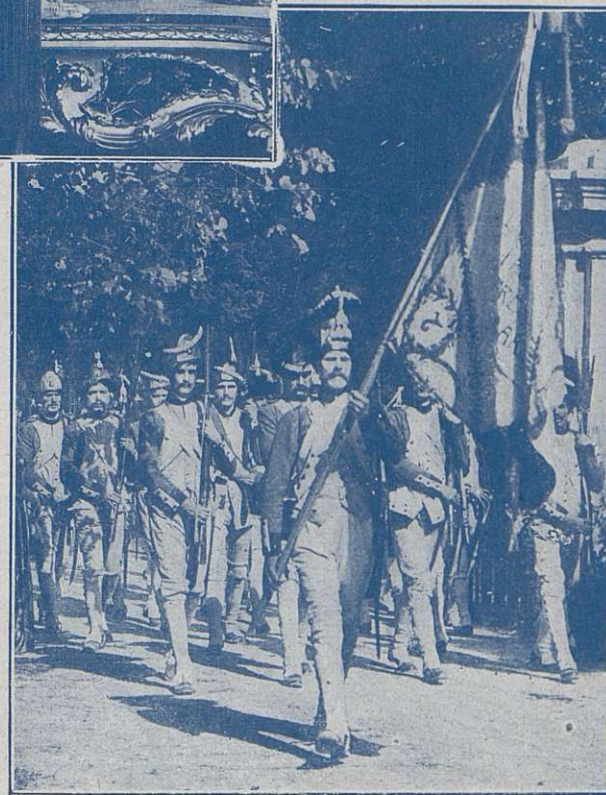
Au commencement de 1832, après de nombreux événements politiques, il dut s'aliter et une fluxion de poitrine se déclara, accompagnée des symptômes les plus graves.

Son état empira de jour en jour. Le 22 juillet de la même année, le malheureux duc expirait dans cette même chambre qu'avait occupée son père, l'Empereur Napoléon, lorsque, après la victoire de Wagram, il dictait les conditions de la paix à l'Autriche.

Comme on vient de le voir, ce film se termine par la mort du duc de Reichstadt, serrant dans ses doigts l'épée de l'Empereur dont la lame est ternie par son dernier soupir.

La mise en scène est d'une impeccable technique et la photo peut être comparée aux plus belles que nous ayons vues.

V. G. D



LA CÉRÉMONIE DE LA PRÉSENTATION DU DRAPEAU DES GRENADIERS DE LA GARDE IMPÉRIALE

LES FILMS QUE L'ON POURRA VOIR...

LE COLLIER DE « SA REINE » (*Fantaisie burlesque en deux parties, 600 mètres*). — Aucun scénario, une suite d'aventures, toutes des plus folles et dont on dit d'abord : « Dieu,



Cliché Fox.

Le Collier de sa Reine

que c'est bête ! » pour bientôt en rire malgré soi. Il y a, en effet, dans toutes ces choses burlesques des trucs fort amusants, des clous comme on dit en Amérique.

Certains incidents fantastiques (que l'imagination, ici du moins, ne peut concevoir) nous étonnent par leur recherches, et l'effet qu'ils produisent. On ferait un film de ce genre en France, chacun crierait : Au fou ! En Amérique, on trouve ça très bien et l'on nous envoie ensuite ces échantillons de l'esprit yankee pour que les Français « s'amuseux eux aussi ».

L'AMÉRICAIN — La République de Paragonie est un véritable paradis terrestre, où, sous la tutelle débonnaire du Président Valdez, tout le monde est heureux.

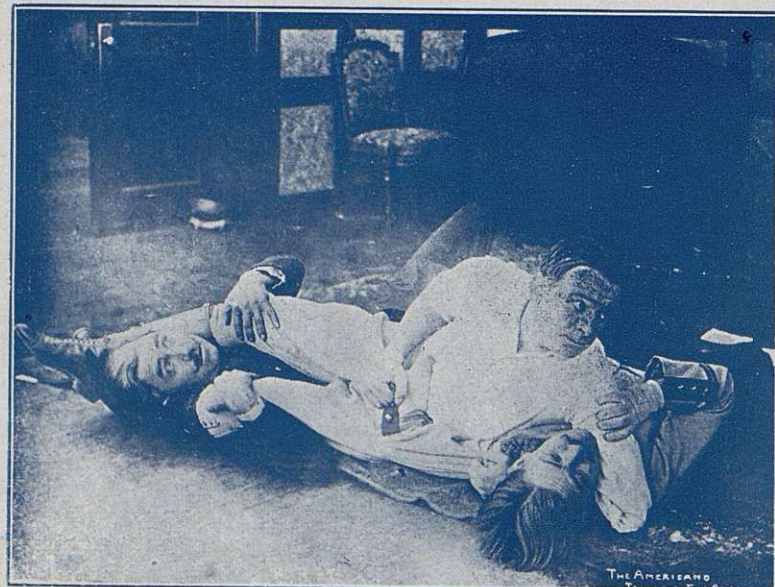
La République vit des mines qui sont exploitées par une Compagnie Américaine dont le contrat vient d'être renouvelé.

Le poste de directeur des Mines est proposé à Blaize Derringer, qui n'ose pas l'accepter. En sortant, il rencontre Juana, la fille du Président de la Paragonie. La grâce de cette ravissante jeune fille le décide à partir.

Il trouve la Paragonie en pleine révolution. Pour les beaux yeux de Juana, Blaize décide de rendre le pouvoir au Président.

Après une nuit pleine d'aventures et de péripéties, le Président est délivré.

Et, quelque temps après, on célèbre le mariage de Juana avec l'Américain qui, en reconnaissance de ses services, est devenu chef de l'Armée



Cliché G. P. C.

DOUGLAS FAIRBANKS dans L'Américain

... A PARTIR DE CETTE SEMAINE

L'IDOLE DE L'ALASKA. — « L'Idole de l'Alaska », tel est le surnom qu'on a donné à la danseuse préférée des chercheurs d'or.

Etranger à la contrée, George Fowler pénètre dans le café. L'Idole l'ayant invité à danser et à boire, il lui avoue que la malechance le poursuit, qu'il est dans la plus grande misère et qu'il ne sait ce qu'il va devenir.

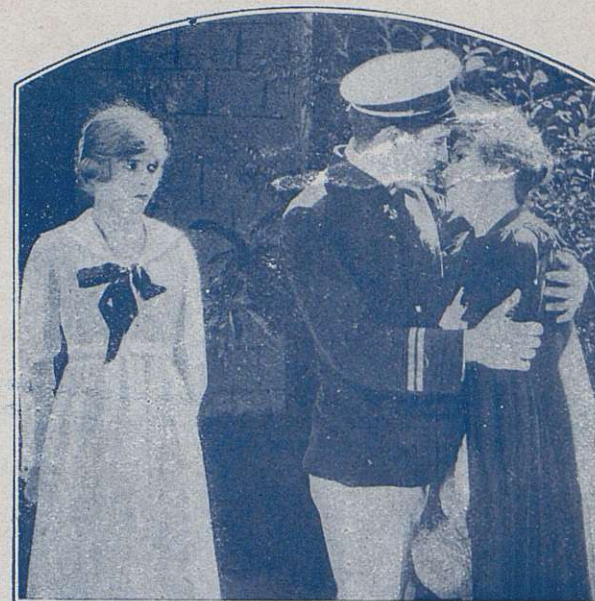
S'intéressant à ce brave garçon, elle lui donne ses économies, afin de lui permettre de s'équiper pour partir à la recherche de l'or.

Dès le départ de George, l'Idole s'aperçoit qu'elle l'aime. Elle décide de quitter la vie agitée qu'elle mène pour être digne de lui à son retour.

A la recherche de son mari, dont elle est sans nouvelles depuis deux ans, une femme arrive avec un enfant sur les bras. L'Idole lui offre l'hospitalité. Mais son cœur est déchiré, en apprenant que celle qu'elle a recueillie est Mme George Fowler.

Or, il y avait un autre George Fowler, et c'est celui-là qui est marié.

Tout s'éclaire et l'Idole épousera le George Fowler qu'elle aime.



Cliché Pathé

Raz de Marée

LE RAZ DE MARÉE (*Drame de la mer en quatre parties*). Gros drame, bien joué et bien photographié. Excellente mise en scène et bonne interprétation.



Cliché G.P.C.

DOROTHY DALTON dans L'Idole de l'Alaska

LES CASCADES DE L'ARC-EN-CIEL (documentaire éducatif, 240 mètres). — Un bon film de plein air. Malheureusement, les sous-titres en sont filandreux et ne correspondent pas toujours aux images. On pouvait expliquer les choses beaucoup plus simplement, le public — qui n'est ni ignorant, ni idiot — y aurait pris autant de plaisir, sinon plus.

LE MEURTRIER DE THÉODORE (scène gaie, mise en scène par G. Monca) (En public le 29 avril). — Monca qui continue sa série des courts vaudevilles a eu raison de nous donner *Le Meurtier de Théodore*, car il a trouvé là un sujet qui, excellemment joué, est bien fait pour amuser les foules.

Prince est toujours drôle, Lorrain est un comique d'une grande finesse et Gorby, l'artiste le plus consciencieux qui soit.

Une toute jeune artiste dont je ne me rappelle plus le nom a tenu un rôle difficile, comme une comédienne experte ne l'aurait point fait.

LE TRAQUENARD (production Maurice de Marsan, comédie sentimentale, 1.485 mètres). — Un nouveau film français de M. de Marsan, inférieur, à mon avis, à sa toute récente production.

Le scénario, bien construit, met en scène des héritiers qui se prétendent lésés parce qu'un brave homme a laissé sa fortune à sa femme, sous certaines conditions. Les héritiers tentent de faire tomber la jeune femme dans un traquenard. Le coup, éventé, réussit cependant, l'héritière n'hésitant pas à sacrifier sa fortune aux aspirations de son cœur. Mais un codicille au testament laisse toute cette fortune à la veuve, si celui qui recherchera sa main n'est pas guidé par l'intérêt.

Il en est heureusement ainsi et les héritiers en sont pour leurs frais (entre nous, ceux-ci doivent être conséquents). Mlle Christiane Vernon possède une garde-robe adéquate à sa fortune. J'aimerais un peu moins de fanfreluches et un peu plus d'émotion. Il y a des moments où l'on doit oublier qu'on est une jolie femme — dans un film, du moins. — M. Georges Lannes, qui fut tout récemment un « ancien président du Conseil » est un correct jeune premier.

L. D.

ALBUM OFFICIEL du CONCOURS de BEAUTÉ des PROVINCES de FRANCE

(Publié par le "JOURNAL", Édité par "COMEDIA ILLUSTRÉ")

Dans ce magnifique album seront reproduits les portraits de toutes les lauréates du concours, dans leurs costumes régionaux.

Prix de Souscription : 15 francs

Ce prix sera porté à 20 fr. dès l'apparition.

Adresser demandes et mandats au "Journal", 100, Rue de Richelieu.

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— Jesse Lasky, président de la Compagnie Paramount, qui était déjà père d'un garçonnet de 10 ans, a eu un fils le 25 mars.

— Larry Lemon (Zigotto) épouse sa brune partenaire Lucile Carlyle.

— Avant de partir pour Paris, Pearl White a distribué, à l'Aubudan Théâtre, 12.000 jouets aux enfants malheureux.

— Jack Coogan, le petit partenaire de Chaplin dans *The Kid*, s'est fait le professeur de son père. Il lui apprend l'art cinématographique ainsi que les trucs du studio. M. Coogan est un élève docile et intelligent, aussi, comme récompense, a-t-il été engagé par Fox.

— On vient d'offrir un contrat de 1.500 dollars par semaine à Jack Coogan. Il n'a que six ans !

— La prochaine production de Cecil B. de Mille sera *Laurels and the lady*, de Léonard Merrick, avec Mildred Harris, etc...

— Étaient présents au bal que donna dernièrement l'American Society of Cinematographers à l'Ambassador Hotel de Los-Angeles : Fatty Arbuckle, Pauline Frederick, May Allison, Buster Keaton (Malec), James Kirkwood, très empressé auprès de Lois Wilson, M. et Mme Thomas Meighan, Nazimova, M. et Mme Wallace Reid, Bessie Barriscale et son fils, Elinor Glyn, Rupert Hughes, Gloria Swanson, Betty Blythe et son mari Paul Scardon, Mildred Harris, Herbert Rawlinson, King et Florence Vidor, Doris May et son mari Wallace Mac Donald, M. et Mme Jack Mulhall, Darrell Foss, M. et Mme Pat O'Malley, Bryant Washburn, Colleen Moore et M. et Mme Earle Williams.

— Un rapide aperçu sur ce que coûte un film avant d'être seulement commencé. Il a été payé pour les droits d'adaptation de *Way down East* de D. W. Griffith 175.000 dollars, *Expérience*, film Paramount, mis en scène par George Fitzmaurice avec R. Barthelmess, 150.000 dollars ; *The sign on the door*, pour Norma Talmadge, 75.000 dollars ; *The Virginian*, pour D. Fairbanks, 55.000 dollars ; *Turn to the right*, film Metro, 250.000 dollars ; *A tailor-made man*, Goldwyn, 105.000 dollars ; *The Wanderer*, Goldwyn, 100.000 dollars ; *The deep Purple*, 45.000 dollars... Et maintenant concluez.

— La Compagnie Paramount tournera *Montmartre* en France.

— Les bénéfices nets de la Compagnie Paramount pour l'année 1920, s'élèvent à 5.337.129 dollars 79 cents. Ceux de 1919 n'étaient que de 3.132.985 dollars 22 cents.

— Nous verrons prochainement Corinne Griffith dans un nouveau film de la Vitagraph « *Le Correspondant* », dont on dit le plus grand bien.

— On dit que William Hart ne tournera plus qu'un film qu'il abandonnera complètement ensuite le cinéma.

— Bébé Daniels, la jolie partenaire de Harold Lyod (Lui) vient de faire dix jours de prison pour excès de vitesse en automobile.

S. C

Nous sommes à même de fournir à nos lecteurs la couverture du GRAND JEU, contre l'envoi de cinquante centimes.



FRANCESCA BERTINI

qui va prochainement quitter l'Arte Muta pour se marier

Cliché Pinto

29 Avril 1921

Quelle est la Reine des Provinces de France ?

VI. — LE CENTRE

La majorité de Mlle Odette Vitré est de 76.607 voix sur la deuxième élue : et, en regardant tous ces jolis types, on est étonné de la disproportion des voix entre les concurrentes.

L'Orléanaise.	106.080 voix
L'élue de Châteauroux . . .	29.474 —
La Limousine	28.707 —
L'Auvergnate	18.946 —
La Berrichonne	9.093 —
La Nivernaise	6.087 —
La Bourbonnaise	2.725 —

Mlle Odette Vitré est âgée de 21 ans. Elle est grande, élancée et ses yeux bleus sont excessivement doux.

Par sa famille, elle est véritablement originaire du Loiret. Sa mère est de Sully-sur-Loire et son père est d'Ouzouls-les-Champs.

En faisant une heureuse, chacune de ces élections partielles cause six déceptions, autant éprouvées par le public que par les concurrentes. C'est pourquoi, te-



L'ORLEANAISE : M^{lle} Odette VITRÉ. Née à Tigy (Loiret) en 1899, de père et mère orléanais. Cheveux : châtain foncé. Yeux : bleus. Taille : 1 m. 70. Elue à Orléans (Loiret), le 9 octobre 1920.



L'ELUE DE CHATEAUROUX : M^{lle} Suzanne MARGUERITE. Née à Paris, en 1895, de père et mère de l'Indre. Cheveux : châtain foncé. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 65. Elue à Châteauroux (Indre), le 14 octobre 1920. Président du Jury : M. Emile Devaux, secrétaire du Syndicat d'Initiative du Berry.



LA LIMOUSINE : M^{lle} Marie JACQUETON. Née au Cherbain (Creuse), en 1899, de père et mère limousins. Cheveux : noirs. Yeux : verts striés d'or. Taille : 1 m. 68. Elue à Limoges (Haute-Vienne), le 15 octobre 1920.

nant compte des nombreuses remarques de nos lecteurs, qui ont vu ces jeunes filles à l'écran, nous avons organisé, presque à leur demande, un concours, nous ne dirons pas rectificatif, mais donnant un classement plus « cinématographique ».



L'Auvergnate : M^{lle} Rose GERGOVIE. Née à Aynac (Lot), en 1903, de père et mère auvergnats. Cheveux : châtain foncé. Yeux : bleus. Taille : 1 m. 70. Elue à La Bourboule (Puy-de-Dôme), le 12 septembre 1920. Président du Jury : M. E. Monnet.



LA NIVERNAISE : M^{lle} Odile MOUQUOT. Née à Nevers (Nièvre), en 1904, de père et mère nivernais. Cheveux : blonds. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 70. Elue à Pougues-les-Eaux (Nièvre), le 22 août 1920. Président du Jury : M. Ad. Beder, directeur de la Compagnie des Eaux.



LA BERRICHONNE : M^{lle} Jeanne TORTERAT. Née à Sury-ès-Bois (Cher), en 1903, de père et mère berrichons. Cheveux : blond cendré. Yeux : bleu foncé. Taille : 1 m. 72. Elue à Bourges (Cher), le 11 septembre 1920. Président du Jury : M. A. Morat.



LA BOURBONNAISE : M^{lle} Marthe MULLET. Née à Commeny (Allier), en 1898, de père et mère de l'Allier. Cheveux : noirs. Yeux : marron foncé. Taille : 1 m. 67. Elue à Vichy (Allier), le 10 octobre 1920.

Les photographies illustrant cet article ont été communiquées par la revue Comédia illustré qui en a le copyright, et qui édite en association avec Le Journal, un album de grand luxe où elles seront reproduites avec le plus grand soin.
(Pour l'album officiel, voir page 16).

STUDIOS

Cinémagazine s'est donné pour mission de renseigner ses lecteurs et ses lectrices sur tout ce qui concerne l'art cinématographique.

J'ai l'intention de parler ici de ceux ou de celles qui ont eu l'idée heureuse de fonder des écoles de cinéma. On m'a confié en effet la tâche difficile de visiter ces studios d'où jailliront peut-être, les vedettes de demain. Mais j'avoue que ces visites, je ne les ai pas commencées sans une certaine appréhension, car je connais tant de non-professionnels qui donnent aux autres des leçons d'un art dont ils ignorent tout.

Le studio de Mme Georges Wague m'avait été signalé. Étant galant par nature, j'ai tenu à visiter en tout premier lieu cette école, à la tête de laquelle se trouve une femme. Et quelle femme, et quelle délicieuse artiste !

Est-il besoin de présenter Christiane Mendelys, l'exquise créatrice — aux côtés de son mari, le mime fameux Georges Wague, professeur au Conservatoire — des légendaires Cantomimes, du très sympathique Xavier Privas ?

Celle qui aujourd'hui préside aux destinées du studio de la cité Pigalle fit ses débuts au cinématographe sous les auspices de M. Benoit-Lévy, dans le rôle du petit Pierrot, de *L'Enfant Prodigue*, la première bande de 1.500 mètres qui parut à l'écran et qui fut projetée pendant toute une saison sur la scène des Variétés.

Engagée chez Gaumont aussitôt après, Mme Georges Wague fut, pendant plusieurs années, sous la direction de Louis Feuillade, la protagoniste de multiples films. Puis elle tourna ensuite chez Pathé, chez Lux et pour quelques autres firmes disparues à présent. Faut-il ajouter que l'excellente artiste est l'auteur de nombreux scénarios qui furent tournés chez Pathé, chez Lux et au Film d'Art ? Qu'elle fait de la critique cinématographique d'une manière intelligente qui est fort appréciée ? Et cela dit, je dois constater que voici d'assez sérieuses références pour être professeur d'art cinématographique ?

Mais pénétrons au 5 de la cité Pigalle : dans



M^{me} GEORGES WAGUE

un vaste atelier, une scène est coquettement aménagée avec le champ nettement délimité. Au pied de cette scène, se tient le professeur, Mme Wague, qui ne se contente pas d'indiquer les mouvements ou de les corriger, elle joue elle-même avec un art consommé et tient essentiellement à ce que ses élèves comprennent la psychologie de leurs rôles et expriment avec vérité les sentiments divers qui y sont indiqués.

A l'heure de ma visite chez le professeur, on interprétait un petit scénario où le drame se mêlait adroitement à la comédie.

Deux élèves : Mlle Line Marlow et M. Geo Cabris, en étaient les interprètes. Lui possède déjà un jeu sobre et élégant ; sa partenaire est tout à fait à son aise et joue comme si elle faisait du cinéma depuis toujours.

Mais bientôt deux autres élèves les remplacent dans la même scène : Mlle Jenny Ronald et M. Alex Regis.

Ce futur jeune premier a sans doute besoin d'assouplir son jeu, mais comme le professeur y veille avec attention ! Quant à Mlle Ronald, elle se montre farouche à souhait.

Dans une autre scène non moins dramatique, j'ai apprécié également Mlle Nadine, si stupéfiante de vérité que l'on se demande si réellement l'on a devant soi une élève ou une comédienne déjà en possession de son art. Enfin, un bout de comédie joué par M. Jean Racine et Mlle Marlow, m'a démontré d'une façon péremptoire que les cours donnés ont excellemment profité à chacun.

Je dois donc à la vérité de reconnaître que l'on travaille ferme, ici, et que l'on obtient des résultats très appréciables. On étudie, on apprend on joue et, ce que j'ai trouvé particulièrement intéressant, les élèves eux-mêmes peuvent faire, font la critique de leurs camarades, et mieux encore, se critiquent eux-mêmes en voyant ceux-ci interpréter devant eux la même scène qu'ils viennent de travailler quelques instants auparavant. Je ne saurais donc trop applaudir aux efforts de Mme Georges Wague, et je veux lui prédire un grand et légitime succès.

LUCIEN DOUBLON

LES ÉCUMEURS DU SUD

Grand Ciné-Roman en 10 Épisodes par André Dollé
ADAPTÉ DU FILM VITAGRAPH (Sélection Georges Petit)

QUATRIÈME ÉPISODE

L'AFFOLANTE POURSUITE

I. — Enterrés vivants

Lorsque la cabane, mise en mouvement par la bande des misérables fut tombée dans le trou

son compère Tête de Taureau... lorsqu'un coup de feu retentit.

Une balle siffla à leurs oreilles...

D'un brusque mouvement, ils se rejetèrent tous deux en arrière...

Ils n'avaient plus envie de rire !

C'était William qui, entendant la grossière plaisanterie de la brute avait eu l'idée de tirer par le tuyau du poêle. Par cet orifice, l'air lui arrivait ainsi que les bruits du dehors. Ce fut ainsi qu'il put se rendre compte peu après que ses ennemis s'éloignaient à cheval, non sans avoir posté près de leur prison deux gardiens.

William repéra soigneusement leur position, puis, ayant découvert à tâtons une plaque de tôle qui servait à protéger le mur de la chaleur du poêle, il en fit sauter les clous, et, ayant brisé deux ou trois planches d'une paroi, il se servit



CLICHÉS VITAGRAPH

Edith et William avaient trouvé asile chez une brave femme.

RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS. — Harry Johnson ruiné par le consortium Harold Duncan veut refaire fortune dans son « claim ». Il est séquestré par ses propres employés, Wiggins et Bulger. Le fils d'Harold, William, chassé injustement par son père et engagé comme bûcheron, fait parvenir à Edith, fille de M. Johnson, une lettre d'appel du prisonnier.

Le train qui amène Edith est précipité dans le fleuve du haut du pont miné par la crue. William sauve Edith. Les bandits cherchent à capter la confiance d'Edith et à perdre William, qui n'échappe à l'écrasement que pour être jeté à l'eau.

Abusée par Wiggins, Edith se brouille avec William qui s'éloigne. Il échappe à une explosion provoquée par Bulger. Rappelé par une lettre d'Edith, il arrive à temps pour empêcher un mariage forcé entre elle et Wiggins. Tombant ensuite dans un nouveau piège des « Écumeurs », les deux jeunes gens sont enterrés vifs dans une cabane truquée.

de la plaque comme d'une pelle et, courageusement, s'attela à un titanesque travail duquel dépendait sa vie et celle d'Edith qui lui était encore bien plus chère.

II. — Plus fait douceur que violence

Long Tom était le prototype du serviteur fidèle ; quand il s'était voué à une cause, il la défendait jusqu'au bout.

Ni le vol des 4.000 dollars, ni les agissements de la sinistre bande n'avaient pu venir à bout de son loyal entêtement. Pendant que les événements que nous venons de raconter se déroulaient au claim, Long Tom campait en pleine forêt et veillait attentivement sur son prisonnier qu'il traitait, du reste, avec toutes sortes de ménagements.

Ce fut ainsi que, vers midi, il invita le pauvre fondé de pouvoir de Carruthers à partager le frugal repas qu'il avait tiré de son bissac. Tous deux s'assirent sur un tronc d'arbre, et, tout en mangeant avec un appétit aiguisé par le plein air, ils devisèrent le plus tranquillement du monde.

— Votre intention est-elle de me tenir longtemps sous la menace de votre gros browning ? demanda le captif.

— Cela dépendra uniquement de vous ; monsieur le manager des terrains pétrolifères !

— De moi ?... Et que voulez-vous que je fasse ?

— Ce que vous voudrez ! répliqua placidement Long Tom en se coupant une large tranche de rosbœuf.

— Mettez-vous dans ma peau ! M. Carruthers m'a donné en partant des ordres que je dois exécuter sous peine de perdre ma situation... Que feriez-vous à ma place ?

— Je sacrifierais de bon cœur la situation, car il vaut mieux perdre sa place que sa liberté... ou sa vie !

— Vous moquez-vous de moi ?

— Dieu m'en garde !

L'homme, devant cette froide ironie, rongea son frein. Finalement, il prit une résolution et s'écria :

— Eh bien, soit, je cède !... Un vieux proverbe dit : « Plus fait douceur que violence. »

— C'est un proverbe très judicieux ! approuva Long Tom.

— En définitive, que voulez-vous de moi ?

— Je vous l'ai dit : le renouvellement de l'option. M. William Duncan m'avait confié l'argent nécessaire à cette opération. Malheureusement, on m'a tout volé. Comme j'ai donné ma parole à M. Duncan, je ne vous relâcherai pas avant d'avoir obtenu ce qu'il me faut !

— A la bonne heure, voilà qui s'appelle parler franc ! Vous êtes un fameux gaillard, Long Tom ! Je consens à prolonger de trente jours l'expiration de l'option.

— Alors, courons signer le contrat !

Les deux hommes se levèrent et se serrèrent la main, puis, remontant à cheval, ils se dirigèrent vers la demeure de Carruthers.

Quelques minutes après, Long Tom avait obtenu entière satisfaction.

Comme il ressortait de la maison, un scrupule lui vint :

— J'ai oublié une petite formalité... Quelle heure est-il ?

— Il est exactement 3 heures 45.

— Notez-le donc sur le contrat, c'est un détail qui peut avoir son utilité... on ne sait jamais !

L'autre s'exécuta de bonne grâce et Long Tom, muni du précieux papier, se remit en route avec un petit air fort satisfait.

III. — L'Évasion

Après une nuit de travail ininterrompu, William était venu à bout de sa tâche. Maintenant, un conduit souterrain suffisamment large pour permettre le passage d'un homme, menait au pied d'un arbre, du côté de la clairière opposé à celui où veillaient les deux gardiens.

Avec leur agilité de sportsmen accomplis, William et Edith parcoururent l'étroit chemin souterrain, et, s'aidant des pieds et des mains, s'agrippant aux pierres et aux racines, ils réussirent à quitter leur sinistre prison... Parvenus à l'air libre, ils respirèrent à pleins poumons la douce haleine de la forêt... Jamais le ciel ni la nature ne leur avaient paru si beaux, jamais la vie ne leur avait semblé si douce !

Cependant, ils entendaient, à quelques pas de là, les voix de leurs gardiens... Alors, avec des ruses de Peaux-Rouges, ils se glissèrent sous les branches et prirent leur course à travers bois.

Wiggins ignorait l'amour, cela va sans dire ! Mais la perspective de la possession d'une belle jeune fille comme Edith satisfaisait son orgueil et sa passion.

Aussi ne tarda-t-il pas à regretter sa brutalité. La nuit lui porta conseil, et, quand le soleil se leva, Wiggins réveilla Tête de Taureau :

— Debout, compagnon ! Nous allons extraire cette pauvre fille de sa prison. J'espère que son énergie et son esprit de résistance ont été sérieusement ébranlés. Allons voir si ses dispositions sont meilleures et si elle acceptera la proposition de mariage d'un honnête homme comme moi.

Ils se mirent en route avec les hommes qui, la veille, les avaient secondés dans leur lâche attentat.

Parvenus à destination, ils retrouvèrent les deux sentinelles qui affirmèrent n'avoir rien entendu de suspect depuis le jour précédent.

Wiggins approcha son visage du singulier tuyau acoustique que formait la cheminée, et il commença ce discours sarcastique :

— Bonjour, miss Johnson... Mille regrets de vous déranger d'aussi bon matin... Vous sentez-

vous en appétit ? Si la faim vous étreint, je pourrai vous faire passer un peu d'aliments, à la condition que vous ne les partagiez pas avec votre cher compagnon. A propos, comment se porte ce démon de William ?.. Hé, hé, n'a-t-il plus de balles dans son browning pour ne pas m'en dépêcher une par le tuyau de cette cheminée ?...

Agenouillé sur le sol à côté de lui, Tête de Taureau souriait complaisamment à ces propos décousus... Mais tous deux eurent beau prêter l'oreille, nul bruit ne provenait de la cabane ensevelie.

— Voyons, miss Johnson, ne faites pas la sourde oreille. Vous nous avez assez bravés comme cela, reconnaissez que vous êtes à notre merci et décidez-vous à nous demander votre grâce.

... Nulle réponse !

— Eh bien, miss Johnson, votre séjour dans cette boîte ne vous a-t-il mis un peu de plomb dans la cervelle ?

... Toujours pas de réponse !

— C'est trop fort ! s'écria Bulger que ce silence, persistant commençait à singulièrement inquiéter.

— Qu'un homme descende dans la cabane, ordonna Wiggins.

Un volontaire se présenta et descendit dans le trou que les autres eurent rapidement creusé dans le sable ; puis, ayant percé une ouverture au milieu du toit, il s'introduisit dans la cabane.

— Eh bien ?... interrogèrent les misérables, anxieusement penchés sur le trou.

— Les deux oiseaux ont pris leur vol ! répondit l'homme.

Une série d'imprécations accueillit cette nouvelle.

— Que le diable les emporte ! proféra Tête de Taureau en serrant les poings.

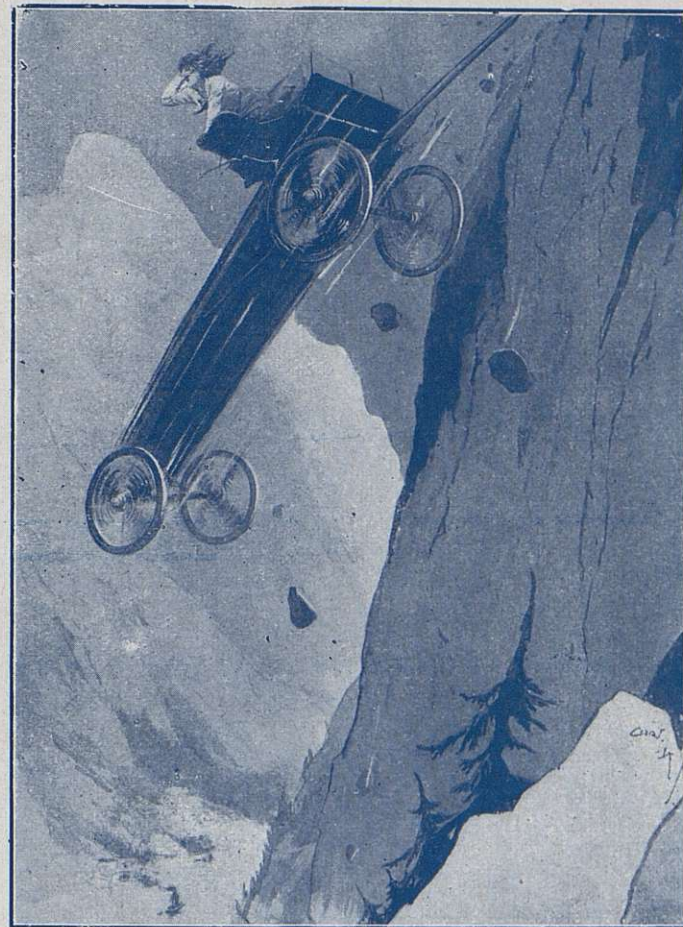
Puis, ayant recouvré aussitôt son indéniable énergie, il reprit :

— Ils ne peuvent être bien loin. Il ne faut

pas qu'ils nous échappent. Nous allons organiser une battue.

Pas une maison, pas un buisson ne devra être oublié !

Et tous les bandits coururent à leurs montures, se mirent en selle et commencèrent leur poursuite mouvementée.



Le chariot se précipita dans l'abîme

IV. — Les agissements de Carruthers

Lorsque M. Harold Duncan apprit la présence à New-York de Carruthers, il s'empressa de le convoquer.

Le propriétaire des terrains pétrolifères se rendit à son invitation.

— Je vous ai prié de venir, expliqua l'homme d'affaires, pour obtenir de votre bouche quelques précisions sur la façon dont s'est opérée l'option sur vos terrains. Prévenu l'un des premiers.

j'avais envoyé sur l'heure un représentant qui gagna en auto votre exploitation. J'ai été fort surpris d'apprendre qu'un concurrent plus avisé ou plus expéditif encore que mon agent avait pu enlever l'option avant moi.

— Mon fondé de pouvoirs m'a, en effet, écrit que mes terrains avaient été donnés en option pour cinq jours. Le délai doit expirer aujourd'hui.

— Aujourd'hui ?

— Oui, et comme je n'ai pas encore reçu confirmation du renouvellement, je puis, si vous le voulez, traiter avec vous.

Sans se le faire dire deux fois, M. Harold Duncan prépara tout ce qu'il fallait pour signer le contrat sur place. Il fit signe à un employé qui lui apporta un carnet de chèques.

Bientôt l'affaire fut réglée à la grande satisfaction réciproque de Carruthers et de M. Harold Duncan.

V. — La poursuite mouvementée

Soulevant des tourbillons de poussière sous les sabots de leurs chevaux, les Ecumeurs du Sud parcouraient en tous sens la montagne et la vallée, explorant le moindre taillis, le plus petit repli de rocher, les cabanes des bûcherons et les vieux troncs creusés comme des cavernes.

Depuis deux heures, Edith et William avaient trouvé asile dans la maison d'une brave femme, veuve d'un bûcheron, qui les avait hospitalisés de bonne grâce. Ce fut là que le martèlement précipité des sabots sur la route vint leur annoncer l'approche du danger. Déjà Wiggins, Bulger et quelques-uns de leurs hommes avaient mis pied à terre et frappaient à la porte.

Fort heureusement pour nos deux amis, leurs poursuivants n'avaient pas pris la précaution de poster préalablement des sentinelles autour de la maison. William eut tôt fait de s'en rendre compte. Il ouvrit une fenêtre placée sur le derrière de la demeure, aida Edith à en descendre et la suivit.

Une fois dans la cour, ils avisèrent un chariot de planches qu'un ouvrier était en train de charger. D'un bond, William fut sur le siège ; à la force du poignet, il hissa miss Johnson à côté de lui et enveloppa les deux chevaux d'un coup de fouet. L'attelage partit comme la foudre sur la route en pente rapide...

Ce fut une fuite éperdue... A toute allure, les deux bêtes affolées par les claquements du fouet et aussi par les coups de feu qui maintenant partaient de la maison, abordaient les tournants les plus dangereux et emportaient le véhicule qui, secoué de droite et de gauche, affreusement ballotté, menaçait à chaque instant de se disloquer ou de se renverser.

Wiggins, Bulger et les autres, en assistant de loin à cette fuite, avaient tout d'abord déchargé leurs armes sur les fugitifs ; puis, comprenant que les coups n'avaient pas porté, ils s'étaient précipités sur leurs montures.

Tout à coup, William s'aperçut que les courroies de l'attelage, distendues par les chocs répétés, étaient prêtes à se rompre, ou tout au moins, dangereusement desserrées. Il n'hésita pas : mettant à profit son adresse d'acrobate et son courage peu communs, il s'aventura sur le dos de ses bêtes sans pour cela ralentir leur course, mit un pied sur la croupe de chacun des chevaux, et, pendant que l'attelage continuait sa galopade éperdue, il consolida les harnais desserrés.

Maintenant, les deux braves bêtes escaladaient une pente raide et leur effort tendait à l'extrême limite les traits par quoi ils tiraient la voiture... Tout à coup, ces traits se rompirent brutalement, et le chariot, abandonné à lui-même, se mit à redescendre vertigineusement la pente à moitié gravie... pendant que l'attelage emballé continuait sa route malgré les efforts désespérés que tentait William pour l'arrêter.

Avec un sourd roulement qui étouffait les cris de la jeune fille, le chariot parcourut en sens inverse la route déjà faite et, en quelques secondes arriva, — fut projeté plutôt — au bord d'un énorme roc d'où il se précipita dans l'abîme.

VI. — Duel à mort

William jugeant qu'il était impuissant à arrêter les deux chevaux emballés, profita d'un tournant où les bêtes ralentissaient leur allure, pour se laisser glisser sur le sol... Il tomba, roula et se retrouva sur ses pieds avec son agilité coutumière. Puis, n'ayant qu'un souci : celui de retrouver, morte ou vive celle qu'il aimait, il rebroussa chemin et descendit en courant le sentier qui menait à la vallée.

Arrivé vers le bas, il s'arrêta sur le bord d'une digue haute d'au moins vingt mètres au pied de laquelle coulait un large fleuve grossi de tous les affluents qui prenaient leur source dans le massif montagneux des Luna Mountains... Il se pencha, tremblant d'anxiété... et il distingua, tout là-bas, dans l'onde tourbillonnante, les débris du chariot... et, à côté, une forme humaine qui se débattait contre le courant : Edith !

N'écoulant que son amour et son courage, William plongea...

Toujours acharnés à la poursuite, la bande des Ecumeurs du Sud suivait les traces de la voiture... Tout à coup, ces traces disparurent... C'était à l'endroit où, comme nous l'avons vu, les traits s'étaient rompus. Toute la bande resta là, fort perplexe.

Enfin, l'on décida de se séparer en deux détachements : pendant que l'un continuerait à battre la forêt, l'autre descendrait dans la vallée.

Ce deuxième détachement avait à sa tête Wiggins et Bulger. En arrivant au bord du fleuve, ils poussèrent un cri de joie féroce : leurs victimes étaient là, qui se débattaient au plus fort du courant. De l'endroit où ils s'étaient

arrêtés, on apercevait distinctement William qui, nageant du bras droit, s'efforçait, de l'autre de maintenir la tête d'Edith au-dessus de l'eau.

A ce moment, un remorqueur à pétrole vint à passer, traînant un radeau. Les deux jeunes gens se dirigèrent vers lui en luttant de leur mieux contre les tourbillons.

Wiggins poussa un grognement de dépit. Mais Bulger, avec son regard aigu, avait distingué les traits du batelier.

— Tranquillisez-vous, dit-il, nos deux gaillards ne sont pas encore sauvés : ce batelier est un bon copain ; nous allons lui faire signe de repêcher la fille et de laisser Duncan au milieu du fleuve.

Et, aussitôt, le bandit fit des signaux au batelier. Celui-ci, l'aperçut, comprit la mimique et fit signe à son tour qu'il était prêt à exécuter les ordres reçus.

Pendant ce temps, William, à moitié aveuglé par l'eau, ne pouvait apercevoir cet échange de gestes. Aussi fut-ce avec confiance qu'il se prépara à aborder le radeau qui suivait le remorqueur.

Voyant cela, le batelier transmit ses ordres à son aide qui manœuvrait le radeau.

Miss Edith se cramponna la première et parvint à se hisser sur l'esquif. Comme William se disposait à l'imiter, il vit soudain surgir devant lui, un individu à la mine agressive qui, armé d'une solide perche, lui cria, prêt à frapper :

— Arrière... ou je vous assomme !

Il allait joindre le geste à la parole, mais Edith ne lui en laissa pas le loisir : d'un adroit croc-en-jambe, elle l'envoya choir la tête la première dans le fleuve ; puis, tendant les mains à William, elle l'aida à prendre pied sur le radeau.

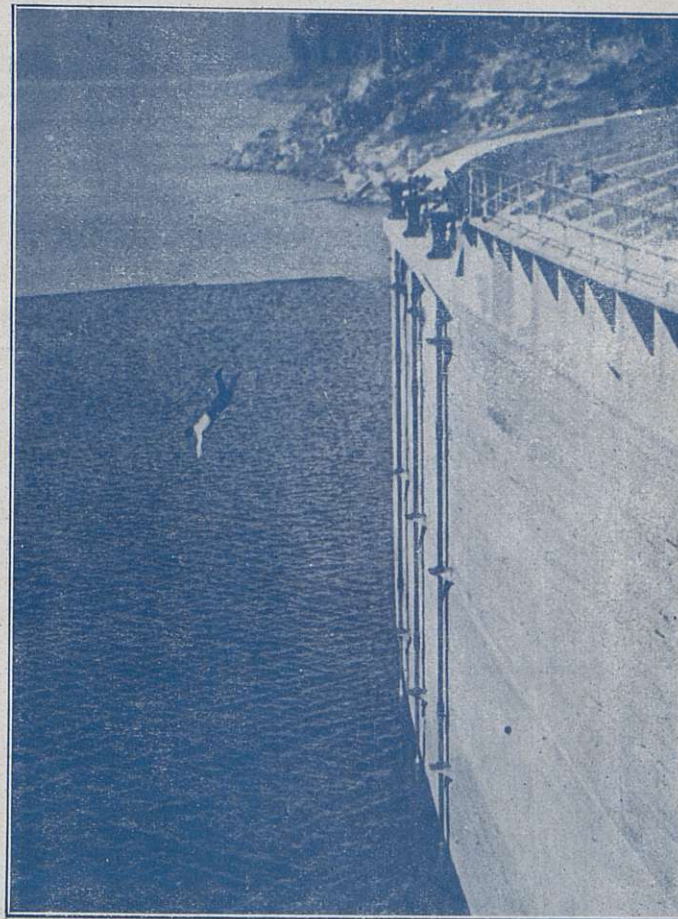
Furieux, l'homme cherchait à remonter... mais William, d'un maître coup de poing, le rejeta à l'eau.

Quelqu'un qui, certes, n'avait pas perdu un détail de cette scène, c'était le batelier... Il quitta son remorqueur, et, en se glissant sur une corde, il parvint au radeau puis, rampant sur les mains, il se prépara à attaquer sournoisement celui que lui avait désigné Bulger. Comme

William se retournait, le batelier bondit devant lui, et, lui mettant le canon de son revolver devant le visage, il s'écria :

— Allons, redescendez dans la flotte, ou bien je vous envoie une balle dans la peau.

William n'obéissait pas... son regard fixait l'ennemi avec une acuité singulière, ses yeux ne perdaient pas le plus imperceptible mouvement



N'écoulant que son amour et son courage, William plongea.

du batelier... Soudain, à une légère contraction de ses traits, il comprit que celui-ci allait tirer... la balle partit en effet... Mais William, prompt comme l'éclair, avait eu le temps de deviner son intention au moment voulu et de se jeter à plat-ventre. Surpris, par cette brusque dérobade, le batelier hésita à retirer... Ce fut sa perte ! Déjà William avait saisi la perche et l'avait envoyée dans les jambes de son adversaire qui perdit l'équilibre et tomba dans la rivière.

Là-haut, sur la route qui suivait la faite de la digue, la sinistre bande suivait les péripéties de

ce duel à mort. Devant le merveilleux exploit de son ennemi, Bulger ne put réprimer un mouvement de jalouse admiration :

— C'est un vrai démon, s'écria-t-il : voilà qu'il les a jetés à l'eau tous les deux, maintenant !

Edith et William, enfin maîtres de la partie, se hâtèrent de gagner le remorqueur qui stoppait depuis le début du combat, William le remit en mouvement, non sans avoir, au préalable, sauvé la vie à ses deux ennemis dans un geste de magnanime mansuétude, en leur envoyant à chacun une bouée de sauvetage.

Quelques secondes plus tard, le remorqueur accostait le débarcadère et les deux jeunes gens sains et saufs mettaient enfin le pied sur la terre ferme.

VII. — La locomotive emballée

Il faudrait ne pas connaître le caractère ni la cruauté bestiale des bandits qui ont nom Bulger et Wiggins pour croire que cet échec fût capable de briser leur énergie.

La largeur d'un fleuve immense les séparait de ceux dont ils voulaient la perte. Quand ils eurent assisté, impuissants et frémissants de rage à la lutte de William et du batelier, puis à la manœuvre qui avait amené le remorqueur près de la rive, ils se consultèrent en ces termes :

— Jamais nous ne viendrons à bout de ce maudit homme, si nous n'en finissons aujourd'hui même !

— Notre sécurité nous commande d'agir au plus vite, ajouta Bulger. Si nous les laissons en liberté, il est hors de doute que ce William ira porter plainte contre nous puisqu'il ne peut plus, à l'heure actuelle, ignorer par quelles mains ont été préparés les différents pièges dont il ne s'est tiré indemne que par miracle. En outre, Edith nous soupçonnera d'avoir séquestré son père.

— Plus d'hésitation ! Profitons de ce qu'ils sont isolés dans ce pays, sans vivres, sans montures, pour leur donner jusqu'au bout une chasse impitoyable.

Puis, ayant prononcé ces mots d'un ton qui décelait une volonté farouche, Wiggins se tourna vers ses hommes.

— Qui de vous connaît à fond ce coin de la vallée et peut nous indiquer un gué ou quelque autre passage ?

— Moi ! dit le métis.

— C'est bien, conduis-nous.

William savait que ses ennemis ne lui laisseraient pas de répit qu'ils ne l'aient capturé ou pris ; Edith, elle, avait à craindre que Wiggins ne mit à exécution sa menace de l'épouser par force.

Ils se trouvaient seuls sur cette rive déserte, loin de tout secours et de tout asile, sans subsistance, sans aide ; leurs vêtements, lacérés dans la lutte, étaient en lambeaux. Et, chose bien plus terrible encore : leurs forces mises à trop rude épreuve, commençaient à les abandonner.

Cependant, William, en un sursaut de tout son être, galvanisa sa propre volonté et transmit à sa compagne, en quelques paroles éloquentes, toute l'énergie qui l'animait.

La plus élémentaire prudence leur commandait de fuir, encore, toujours... En outre, William savait fort bien que, à quelques milles en amont, un pont jeté sur le fleuve, reliait les deux rives. Les bandits qui, sans nul doute, connaissaient l'existence de ce pont, devaient galoper déjà vers cet endroit pour venir leur couper la retraite.

Soudain, William jeta un cri de joie : il venait d'apercevoir, derrière un rideau d'arbres, l'épaisse fumée qui s'échappait en volutes grisâtres de la cheminée d'une locomotive. Il la montra à Edith, et, tous deux se tenant par la main, prirent leur course vers la voie ferrée.

Une chance inouïe les favorisa : à une petite station, la locomotive du train forestier du district, attelée seulement à un wagon de marchandises, était arrêtée.

En voyant surgir cet homme et cette femme en haillons qui accouraient en lui faisant de grands gestes, le mécanicien du train commença de trembler pour sa vie. Il eut un geste instinctif pour leur échapper en mettant sa machine en mouvement, mais déjà, William avait bondi sur le marchepied :

— Si vous tenez à la vie, s'écria-t-il, prenez-nous sur votre machine. Après quoi vous pourrez filer... et à toute vapeur !

Et, ce disant, il appuyait cette brutale injonction d'un argument irrésistible : son revolver ! Alors se montrant tout à coup doux et soumis, le mécanicien obéit.

La machine s'enfonça en sifflant dans la forêt profonde.

A peine avait-elle quitté la station qu'une troupe de cavaliers accourait sur les lieux... mais trop tard.

— Je ne sais si c'est le diable ou la providence qui les protège, rugit Bulger, mais je dois avouer que ces deux individus ont, depuis quelques heures, une fameuse chance !

— Vous divaguez, Tête de Taureau, fit Wiggins avec un air de mépris : notre chance, c'est nous qui nous la faisons ! Satan se moque de nous et d'eux, tout autant que la providence ! Ne comptons que sur nous-mêmes !

— Au diable vos raisonnements ! clama Bulger, furieux. Comment voulez-vous que nos chevaux déjà épuisés par cette poursuite, soient capables de rejoindre une locomotive lancée à toute vapeur ?

— La peste soit des poules mouillées ! cria plus fort encore Wiggins que la colère congestionnait. Ce n'est pas des lamentations que je vous demande, mais des actes. Il y va de notre fortune, de notre liberté, et... qui sait ?... de notre vie ! En route.

Et, tournant bride, il s'engagea hardiment sur les cailloux pointus de la voie ferrée et mit son cheval au galop. Ce que voyant, Bulger et ses complices se lancèrent sur ses traces.



Les deux jeunes gens nagent vers le radeau.

La course était pénible et dangereuse : les chevaux, couverts d'écume, haletants, à bout de souffle, les flancs rougis par les coups d'éperons, butaient contre les lourdes traverses de la voie et se tordaient les jarrets sur les pierres ; quelques chutes, de temps à autre, venaient rompre la monotonie de cette folle chevauchée... On n'entendait que les renâclements des bêtes, le bruit cadencé de leurs sabots sur le sol, les jurons ou les encouragements des hommes... et, de temps en temps, tout là-haut, dans la montagne, le sifflement ironique de la locomotive qui semblait à chaque minute prendre sur eux, une avance plus grande.

Les employés répartis sur la voie regardaient avec terreur et surprise cette machine folle qui, lancée à toute vapeur, descendait les ravins, franchissait les ponts, abordait les tournants sans ralentir une seconde son allure... puis cette galo-pade fantastique d'hommes à grands chapeaux, penchés sur l'encolure de leurs chevaux couverts d'écume et de sang.

Comme la machine approchait d'une station où elle devait prendre un deuxième wagon, un homme d'équipe se plaça sur la voie avec un drapeau et commença les signaux : « Renversez la vapeur... Stoppez ! »

Mais à son grand étonnement, la machine venait sur lui sans ralentir. Il avait beau gesticuler, joindre les cris aux signaux..., le mécanicien, à n'en pas douter, paraissait avoir perdu la raison... En un clin d'œil, la locomotive fut sur lui... Il n'eut que le temps de se jeter de côté pour éviter d'être broyé.

Alors, loin de perdre son sang-froid, l'homme d'équipe, n'écoutant que son devoir, attendit que la machine fut passée puis, prenant son élan, il sauta sur le wagon, manqua de choir, n'eut que le temps de se retenir au tampon d'arrière auquel

il resta cramponné dans une position fort inconfortable.

William avait vu le geste. Il sortit son browning de son étui, et, tout en visant l'importun à la tête, il lui cria :

— Sautez en bas, ou bien !...

L'homme baissa la tête, et loin d'obéir, il se mit en devoir d'actionner le frein placé à proximité de sa



D'un maître coup de poing, William se rejeta à l'eau.

main à l'arrière du wagon. William comprit le danger.

Il escalada la locomotive, se glissa sur la chaîne qui la reliait à son wagon, et, en pleine vitesse, au risque de se faire briser la tête par un cahot plus violent, il commença de décrocher le wagon.

Bientôt il y eut réussi, et, triomphant, il

remonta sur la machine, et montra à Edith, tout en riant de ses trente-deux dents, le wagon qui redescendait la voie à toute allure emportant l'employé qui, terrifié, gesticulait en appelant au secours.

Parvenus au sommet d'une montée particulièrement pénible, les chevaux des Ecumeurs du Sud, s'arrêtèrent à bout de respiration, prêts à s'abattre. Leurs flancs haletaient comme des soufflets de forge, leurs jambes tremblaient convulsivement. Et tous ces hommes au cœur pourtant bien rude, en voyant le spectacle de ces braves bêtes harassées, se laissèrent émouvoir.

Force leur fut de mettre pied à terre. Bulger enrageait. Il bougonnait : — Allons-nous abandonner tout espoir de les rattraper ?

Wiggins se creusait la tête, à la recherche d'une idée. Tout à coup, il releva le front : il avait trouvé :

— Courez à la plus prochaine halte, dit-il, et téléphonez au chef de la station de bloquer la voie. De cette façon, la machine ira culbuter dans un ravin.

FIN DU QUATRIÈME ÉPISODE

PETITE CORRESPONDANCE

"IRIS" répond aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine). Il prie ses correspondants de suivre attentivement cette rubrique où, dans les n° déjà parus, ils trouveront des réponses allant au devant de leurs questions.

Louis. Chars de combat. Besançon. — Le film dont vous parlez, *La Favorite du Maharadjah*, n'est pas un film allemand. Il a été édité par la « Nordisk » dont les studios sont à Copenhague. Nous étudions votre idée qui préconise très justement les échanges d'idées et d'opinions entre lecteurs.

Susu à Paris. — Malgré nos recherches, nous ne pouvons savoir de quel film vous parlez. Etes-vous certain qu'il s'agissait d'une biographie filmée, car plusieurs metteurs en scène ont tourné et surtout fait des voyages d'études dans les parages que vous désignez.

Hassoura, Fernande Palluel, Miss Curissily. — Ruth Roland a 23 ans : 901, Manhattan Place, Los Angeles ; May Allison : Metro Studio, 1025, Lilian Way, Los Angeles ; Vivian Martin a 10 ans : Morosco Studios, Los Angeles. Pour Mary Miles Minter, cette artiste changeant souvent de studio, nous vous conseillons d'écrire : Care of Willis and Inglis, Wright and Callender Building, Los Angeles.

Nelly Harris. — 1° Vous avez eu satisfaction pour Mary Miles dans notre numéro 11, 2° ce que gagne une débutante ? très variable.

Un passionné du cinéma, G. T. 7. Harry Peckman 93996. — Roger Chaligné. — André Vigneron à Abjat. — Adressez-vous à l'école des opérateurs, 66, rue de Bondy, à Paris.

Pierre Cayez à Loudun. — Il ne m'est pas possible de vous donner la liste de tous les films français tournés dans les deux premiers mois de l'année, votre question est un peu exagérée.

W. H. — Demander ces renseignements à la maison même.

— All right ! répliqua Bulger déridé. Et il se lança résolument sur la voie.

Après quelques centaines de mètres, il rencontra une cabane isolée sur le côté droit : c'était une cahute à outils qui servait également de cabine téléphonique. Nul employé ne se trouvait à proximité.

Sans hésiter, Bulger décrocha le récepteur : — Allô...

Une voix, à l'autre bout du fil, répondait :

— Allô... Ici, la station-terminus, que désirez-vous ?

— Deux bandits, deux malfaiteurs se sont emparés d'une machine. Il est impossible de les faire stopper. Faites fermer tous les aiguillages.

— C'est entendu ! répondit-on.

Pendant ce temps, franchissant les kilomètres, brûlant les haltes et les stations, escaladant les montagnes, dévalant les pentes, s'enfonçant en sifflant dans les tunnels, la locomotive emballée continuait son embarquée fantastique et courait à toute vapeur vers la catastrophe désormais certaine et fatale.

Cyclamen. — Desdemona Mazza est née à Bologne ; écrivez-lui aux films Mercanton, 23, rue de la Michodière, à Paris.

Signature illisible, Noelle Roy à Saint-Cloud. — Adressez-vous à un des metteurs en scène dont nous avons donné quelques adresses dans le numéro 6.

Mainou aimante et Lovande de Provence, Barrabas. — 1° Il n'y a pas de prix fixes, 2° nous n'en connaissons pas le titre, mais ce film sera tourné en Algérie et Tunisie avec la même troupe que pour *Les Deux Gamines*.

Bobby. — 1° Juanita Hansen — partenaire habituelle de Tom Mix — est née en 1897 dans l'état d'Iowa (Etats-Unis) ; nous l'avons vue dans : *L'Avion Fantôme, Le Secret du Sous-Marin*, etc... ; 2° non, je pense que nous le reverrons bientôt.

Haydénadiade. — V. p. corr, n° 13, mais nous n'avons pas connaissance du jour, de la date, ni de l'année de son mariage.

Lilie. — 1° Cette jeune artiste est Olinda Mano ; 2° naturels.

Sincère adm. de S. H., Titi et Yenne, M^{lle} Géroux, Fée Printemps, Luigilo de Bruxelles, Ginette M., X. Z. 30, Geisha, Une admiratrice de Sessue Hayakawa. — Vous serez satisfaite par notre numéro 13. Il ne répond à personne. Marié à Tsuru Aoki.

M. L. Observatoire. — Nous ne vous le conseillons pas ; en tout cas, cet art demande qu'on lui consacre tout son temps, toute son activité.

Cayuse, Muse du poète. — Tom Mix est l'époux de miss Victoria Forde : 5841, Carlton Way à Hollywood ; M. René Cresté habite Nice et ne vient que très rarement à Paris.

Petite Japonaise. — Voyez numéro précédent. L. B. — *Cinémagazine* est un journal indépendant et qui veut le demeurer.

William Hale. — Voir numéros précédents.

Ver Missel. — Nous publions dans un de nos prochains numéros, un article sur ce sujet.

Camille Authier. — 1° Huguette Duflos, 36, boulevard Malesherbes ; 2° oui, marié.

Rameau Robert. — 1° non ; 2° oui, Pathé-Exchange d'Amérique est bien une filiale de Pathé-Consortium Cinéma.

Mado 198 S. D., Combes Paul. — Nous tenons à votre disposition la couverture du *Grand Jeu*. Barrabas est bien exigeant ; il faut qu'il patiente.

Paulette. — Nous connaissons plusieurs jeunes artistes de talent, voulez-vous nous dire quel rôle vous voulez lui donner, est-ce un rôle de composition ?

Avomezan. — 1° Non, il n'y a pas de femmes opérateur de prises de vues ; c'est un métier trop dur ; 2° oui, vous êtes parfaitement libre.

A. K. — 1° Peut-être ; 2° Katherine Mac Donald : 127 North, Manhattan Place, Los Angeles.

Un admirateur de films. — Armand Du Plessy : 72, r. Van Artevelde, à Bruxelles.

Yvonne B., Excelsior, Louis Derosière, Prince Mystère, Marquis d'Avezat, L'invalide au cœur de bois, R. T., à Poitiers, Le Colo, le Charrie et Ener, Répeck, Un nain doux, Zizi-Fan-Fan dancings, Un admirateur de la Cité perdue, Louise, P. A. B., P. C. Châlons, etc. La Cité perdue, grand cinéroman en 12 épisodes, film Selig, exclusivité Gaumont, a pour interprètes : Juanita Hansen (princesse Elyata), George Chesebro (Stanley Morton), Franck Clark (Michael Donavan), Hector Dion (Nox, marchand d'ivoire) ; écrivez à ces artistes chez Gaumont, 53, rue de la Villette, à Paris.

Zizi Fanfan et Le Colo, la Charrie. — Les interprètes du *Fils de la Nuit* sont : Alfred Zorilla, Mme Darson, M. Ceryères, Mme Devigne, Teddy.

Jyky Bern. — Douglas Fairbanks : 6284 Selma avenue, Hollywood.

Diamantine et Benja. — 1° Wallace Reid : Lasky Studio, 6284, Selma Avenue, Hollywood ; 2° cet artiste est marié et père de famille.

Gaby. — Oui, vous pouvez choisir qui vous voudrez.

Un cinéromanescque, Pénélope. — Georges Larkin est Jacky dans *Hands Up*, sa partenaire est Ruth Roland. 2° ce sujet fera l'objet d'un prochain article.

Suzanne. — 1° Oui, Suzanne Grandais a été tuée avant ; 2° notre numéro 13 vous donne sa biographie et des photos.

Y. M. Limomilwanof. — 1° Oui, vous êtes absolument libre ; 2° oui ; 3° par le public en dernier ressort.

Zigomar. — 1° M. Thorèze est l'abbé Pasquale dans *Tue-la-Mort* ; 2° écrivez à Romuald Joubé, au film d'Art, 15, rue Chauveau, à Neuilly-sur-Seine.

René C. — 1° Oui, à toutes vos questions concernant le concours ; 2° dans *Barrabas*, c'est M. G. Michel qui est Stréflitz et Biscot, Biscotin.

Lucie-Paul. — Dans un film négatif, les parties lumineuses de l'image deviennent sombres et les parties sombres deviennent lumineuses.

Un Pelican. — 1° Ceci est tout le travail de l'opérateur de prises de vues ; 2° prochainement.

Brunette. — Oui, M. René Cresté, le populaire Judex est bien vivant : 186, boulevard Carnot, à Nice.

A. R. T. B. — C'est Jack Mower.

Un moulinois. — 1° Mlle Georgette de Nérays ; 2° Warner Oland était Wu-Fang dans *Par amour* ; 3° voyez notre numéro 6, vous serez renseigné sur Pearl White.

Gypsa. — 1° Non, Creighton Hale est marié, mais son épouse n'a jamais paru à l'écran ; 2° à la Phocéa-Film, 83, cours Pierre-Puget, à Marseille ; 3° la qualité première pour faire du cinéma est d'être photogénique.

Aimée-Gaby M. et Perle des Antilles. — Impossible de vous répondre ; mille regrets.

France, Suzanne, Madeleine. — Ecrivez à M. Pouctal, 39, Boulevard de la Chapelle, Paris.

Carpa Lunett. — Gina Relly est française et tourne actuellement dans *L'Empereur des Pauvres*.

Casque d'Or. — Pour avoir tous renseignements sur ce film, adressez-vous à la Phocéa, 8, rue de la Michodière, Paris.

M. Rhodes Montluel. — 1° Nous l'ignorons ; 2° oui.

Lulu. — Le 5^e épisode du film en France et le 8^e du même film en Amérique ; si Pearl White a été blessée en tournant ce film, vu la façon de faire, il ne m'est guère facile de dire dans quel épisode cet accident s'est produit.

Cinégaga. — Ces maisons qui publiaient des cinéromans ont disparu.

Feuille de Lierre. — Nous ne pouvons répondre à vos questions.

Une admiratrice de M. Cresté et M. Mathé. — M. Cresté avait pris de grandes vacances ; oui, M. Mathé est marié ; l'âge qu'il paraît.

Cinématophile. — Nous avons vu ces jours-ci des films des trois artistes dont vous nous parlez ; donc patientez.

Diane. — 1° oui ; 2° oui ; nous ignorons si elle est mariée.

Madeleine. — Vous trouvez que les films américains sont rares ?... ils représentent pourtant 68 o/o des programmes français.

Ninon, Richardin Grebel à Genève, James Carter, Tête de Linotte. — Avons répondu antérieurement à cette question ;

Géo Félix, Marie Ginette, Petit Loup, Olive, D. L. R., Athos, Barrabas, Vampires, Little Darling. 1° oui, c'est la même artiste ; 2° *Bout de Zan* a 15 ans ; son nom de famille est Dupré. Olinda Mano 8 ans 1/2.

La Sirène. — 1° Impossible ; 2° nous publierons la biographie de Georges Lannes, prochainement cet article est français ; 3° Inconnu.

Jules et Gaston, lecteurs bethunais. — 1° et 3° nous ne pouvons pourtant pas parler de toutes les vedettes à la fois ; 2° vous verrez ce film prochainement.

C. P. Menton. — Nous la donnerons en son temps.

A. A. D. — Ecrivez à notre collaborateur, Hébertal à *Cinémagazine* qui fera parvenir.

Campistrouille, Lewis Vic. — 1° Billy West est un américain qui a voulu copier Charlot, mais n'y a pas réussi ; c'est tout ce que nous connaissons de lui ; 2° c'est Charlot dans une vie de chien ; 3° Vous verrez bientôt des nouveautés avec William Hart.

L. M. — Les principaux interprètes de *Dans les remous* sont : Edith Erastoff ; Bessie ; Lillebil Christenson ; Anniky ; Lars Hansen ; Olof ; Suède, Fred Zorilla dans *Le Fils de la Nuit*.

Ruessa. — 1° Mary Walcamp : Universal Studios, Universal City (Cal.) ; 2° cette artiste est née en 1894 aux Etats-Unis ; 3° adapter un cinéroman, c'est écrire un roman d'après des images projetées sur l'écran et suivre le plan qui vous est tracé par cette succession d'images.

Noris R. — Gaby 35 ans. — Cinémagazine en parlera en son temps. Maria Jacobini tourne et vous la verrez prochainement.

Ambroise Thomas. — Je ne connais pas les débuts de cet artiste. 44 ans. Fox Studios 1.401 Western avenue, Los Angeles.

Félix V. — Nous ne savons pas encore si ces ciné-romans seront publiés en feuilletons. *Le Château des Fantômes* aura 12 épisodes. — Thédabara : Fox Studios, 1401 Western avenue, Los Angeles, nationalité américaine.

Marceau J. 23. — 1° les abonnements d'un an, et 6 mois donnent droit au *Fauve de la Sierra*; 2° pas tout de suite.

Rolache. — Daisy A.P.B. — 1° Francesca Bertini: César Film Esedra di Termini, 47, à Rome; 2° Juliette Malherbe : 150, Boulevard Montparnasse Paris.

Niarka. — Nous serons bientôt à même de vous fournir ces photographies dans une édition assez bon marché.

E. A. G. S. — Voir plus haut.

Un concarnois. — Vous trouverez cela dans les maisons d'éditions de films; nous vous avons envoyé notre numéro 8, comme demandé.

Paul Hisson. — M. Guy de Téramond est l'auteur de ce film.

Odette la curieuse. — Mlle Julia Bruns interprétait le rôle de Sabine Hubert dans *Quand on aime*; oui, française; Margarita Fisher; voir p. corr. parue.

Christiane n° 1. — 1° Oui, Clara Kimball Young est mariée à James Joing; 2° eh bien, écrivez en anglais; 3° Eugène O'Brien a 35 ans, né au Colorado, américain; cet artiste est célibataire.

738. — 1° Oui, c'est bien Mme Huguette Duflos dans ce rôle de *Travail*; 2° oui.

Gisèle au Havre M. F. L. 24. — *Une piquée de la tarentule de Pécran*. — Charles Busch à Mulhouse. — Adressez-vous à un metteur en scène dont vous trouverez les adresses dans notre numéro 6.

Raymond, petit lecteur. — 1215, Bates Avenue, Los Angeles.

Un Cow-boy. — 1° oui, mais l'importation des films d'Amérique en France est irrégulière; essayez toujours, voici son adresse : 6284, Selma avenue, Hollywood (Californie).

Petit démon gentil. — 1° Nous n'y voyons aucun inconvénient; 2° vous êtes tout à fait libre.

Mithé. — 1° De quel film voulez-vous parler? 2° Alla Nazimova est mariée à Charles Bryant.

Phi-Phi fox-trott. — Voyez listes des firmes cinématographiques françaises dans notre numéro 6.

Celui qui voudrait être artiste. — 1° Le gagnant sera filmé; 2° non, cela ne s'apprend pas par correspondance.

Une montmartroise. — 1° 1416, La Brea, avenue à Los Angeles; 2° essayez, vous le verrez bien.

Mlle Madeleine Boissady. — *Travail* a passé dans beaucoup d'établissements.

Bob. — Vous verrez ce film dans les établissements Pathé.

J. C. F. M. Frevent. — La question sera traitée dans un de nos prochains numéros.

J. G. — Vous nous donnerez votre nouvelle adresse et ceci ne vous coûtera rien.

R. F. — Patientez encore; écrivez à Madeleine Aile, films Eclipse, 94, rue Saint-Lazare, Paris.

Tité. — Peut-être qu'en lui écrivant aux films Gaumont, vous l'obtiendrez; William Hart; v. p. corr. parue.

Boule Brune. — C'est que cette artiste a quitté le Film d'art; ignorons sa nouvelle adresse.

Stellia. — 1° V. p. corr. n° 13; 2° *Travail* a

été tourné en 1918-1919, dans la région du Creusot, pour les plein-air et au Film d'Art, pour les intérieurs.

Un cinémagazinière bordelais. — Oui, tous ces artistes sont français; Sanda Milowanoff a 28 ans. Arizona. — Georges Larkin, est le principal interprète dans *Le Tigre Sacré*.

Wolz Wilmy. — Voyez ci-dessus réponse à Stellia; vous retrouverez son adresse dans la petite correspondance déjà publiée.

Atlas. — Voyez notre numéro 6, dans la liste des éditeurs-loueurs.

Gouna. — Cet artiste appartient à la Pathé-Exchange de New-York; a près de 60 ans.

Huguette. — Biscot interprète le rôle du parrain des deux gamines dans le film de ce nom.

Léo. — Oui, *Visages voilés*, Ames closes, composé et réalisé par Henri Roussel, édité par la Select a bien pour principale interprète Emmy Lynn; il a bien été tourné à Tunis et n'a pas changé de nom.

Un lecteur. — Non, ce film n'a pas paru en fascicules.

L'Etoile qui pointe. — 1° Cela est bien difficile, surtout si l'on veut devenir une étoile; 2° on a vu Charles de Rochefort dans *La Fille du peuple*, *Imperia*, etc.; 3° voir plus haut.

Josette Namur, Mlle Laure Maquet, Chou en Provence, Une qui s'en fiche. — 1° Pour Nazimova, voir n° 12; 6124, Carlos avenue, Los Angeles.

Blondinette, Une maboule. — Nous reverrons bientôt Pearl White dans *La Fille du Fauve*; 2° en ce moment à Paris à l'Hôtel Majestic.

S. Imparato, jeune adolescent de 17 ans, Sanglier des Ardennes, S. M. K. D. — 1° L'adresse de William S. Hart a été publiée précédemment; n'a pas de partenaire habituelle; 2° Vivian Martin est né à Grand Rapids dans l'Etat de Michigan vers 1902; Morosco Studios, Los Angeles; 3° Dustin Farnum: Garnier Productions, Astra Studio, Edendale (Cal.).

Un futur Rio-Jim. — 1° Miss Pearl White parle très peu le français; 2° de plus elle n'envoie plus sa photo, ses admirateurs sont trop nombreux.

Muse du poète. — Nous parlerons de ces artistes en leur temps; nous n'avons pas encore les photos des vedettes, nous vous ferons savoir cela par Cinémagazine.

Calaisia. — 1° *Le Collier fatal*; 2° nous ne pouvons pas vous renseigner.

Fleur de Lotus, Ludovic Léandre Neb, Artiste X, Futurio-Jim. — Ecrivez au Studio-Ecole Marquissette, 5, rue Laffitte; 2° Il serait trop long de vous répondre ici; 3° Gaby Deslys env. 34 ans.

Un ami des cow-boys. — Nous ne pouvons pas donner ces biographies pour vous seul; elles seront publiées en leur temps.

Gaby Chin-Chin. — 1° entre 20 et 30; 2° lisez notre article sur Juliette Malherbe (numéro 9), vous serez renseigné; 3° ordinairement non; quand les films les y obligent, oui.

Huguette. — A votre choix.

Gilbert Etienne. — Aux films Gaumont, 53, rue de la Villette.

Texas Kede, Charleston. — Voyez plus haut (Bobinette, par exemple), comment vous pouvez satisfaire votre désir de posséder des photos, sans vous déranger.

Carolyn. — Chiffonnette. — Don Mathéo Jaxtelna. — Pierrette Ochl. — Avons déjà répondu à semblable question.

IRIS

L'abondance de cette rubrique m'oblige à prier mes correspondants de prendre patience. Plus de 300 questions sont encore à l'étude.

LES PETITES ANNONCES DE "CINÉMAGAZINE"

Le prix de l'insertion (la ligne DEUX FRANCS) doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes

LE Caractère dévoilé par l'examen de l'écriture. Révélation surprenantes. Ecriv. M. Gémanio, graphologue-expert, Villa des Roses, 22, r. Cartault, Puteaux (S.).

DEMOISELLE demande place caissière dans Salle de Paris. S. C. Bureau du Journal.

ROYAL-HOTEL-ST-MART Sur le Parc. Royat (P. de D.) Table de régime.

ECOLE CINÉMA, 66, rue de Bondy, Paris (X*), Cours de projection et prise de vues, Nord 67-52 — 89-22.

ACHAT Bons de la Défense et titres non cotés, 53, F.-Montmartre (9*) Banque Baumgarten.

ENTREPRISE de nettoyages, Encausticage et entretien de parquets. Prix avant-guerre. Capèle, 4, rue de l'Agent-Bally.

Ayant réimprimé **Cinémagazine** qui étaient épuisés, nous sommes à les premiers numéros de même de fournir indistinctement tous les numéros parus. Tous les libraires peuvent les procurer. Envoi franco, au reçu du montant en billets, timbres, mandat ou chèque. Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60, avenue de La Motte-Picquet
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle

Direction artistique : G. MESSIE — Grand orchestre symphonique : A. LEDUCQ.

Programme du 29 avril au 5 mai 1921 :

Pathé-Journal : Actualités au jour le jour.

LES COULISSES DU CINÉMA, 7^e série

L'HOMME AUX TROIS MASQUES

2^e Episode : Le Calvaire de Pascaline

LE TRAQUENARD

Interprété par : Mlles Christiane Vernon, Gladys Spark et MM. Georges Lannes, Maily, Leclerc.

BLANCHETTE

D'après l'œuvre célèbre de Brieux de l'Académie Française
Adaptée à l'écran par René Hervil.

JOË CHEZ LES COW-BOYS

Comique, par le singe Joë Martin

Intermède : Mme LODIA CHATEL, dans son répertoire

A l'Orchestre : La Grande Duchesse

Tous les Jeudis à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la jeunesse

La semaine prochaine : LA BELLE DAME SANS MERCI

LE MEURTIER DE THÉODORE, avec Prince-Rigadin, etc.

STUDIO-ÉCOLE MARQUISETTE

5, Rue Laffitte - Grands Boulevards

LE CINÉMA POUR TOUS

Etes-vous photogénique ?

On vous le fera voir au

STUDIO-ÉCOLE

Une bande cinématographique

Comme une douzaine de cartes-album

Chez MARQUISETTE on tourne

On prend des leçons enregistrées

Et l'on y fait

De la prise de vues, de la mise en scène

Entreprise de films-publicité

Spécialité de Dessins animés

Prix à forfait

Mariages, Baptêmes, Anniversaires

On enregistre tout

Imp. LANG, BLANCHONG & C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris.

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

N° 15 - 29 Avril - 5 Mai 1921

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro
le 4^e Épisode

Cinémagazine

1 Fr.

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



— Ils réussirent à quitter leur sinistre prison.

CLICHÉ VITAGRAPH